

HENRI-CHRISTIAN GIRAUD

1914-1918

LA GRANDE GUERRE
DU GÉNÉRAL GIRAUD



éditions du
ROCHER

H I S T O I R E

1914–1918
LA GRANDE GUERRE
DU GÉNÉRAL GIRAUD

HENRI-CHRISTIAN GIRAUD

1914–1918

LA GRANDE GUERRE
DU GÉNÉRAL GIRAUD

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1^{er} au 15 juillet 1913, un stage d'officier observateur en dirigeable à Verdun. Dans un rapport daté du 3 octobre suivant, le général Auger, chef d'E.M. général de l'armée le note :

« A étudié avec intérêt les questions relatives à l'observation en dirigeable. L'esprit et l'œil sont toujours en éveil pour suivre attentivement la route et faire sur le terrain observé des remarques judicieuses. Possède avec le calme et le sang-froid toutes les aptitudes nécessaires à un excellent observateur en aéronef. »

Puis, précédant sa *smala* qu'il laisse à Dijon chez sa belle-mère le temps de trouver un logement correct, Henri rejoint la Tunisie pour y prendre le commandement de la 14^e compagnie ; les 13^e, 15^e et 16^e compagnies sont alors respectivement commandées par les capitaines Baronyier, Gavory et Tivolle qui, tous les trois, seront tués au début du conflit, rejoignant ainsi l'ahurissante moyenne des 2 000 morts par jour que l'on va enregistrer durant les cinq derniers mois de la seule année 1914.

À ce que confie le mémorialiste du haut de ses cinq étoiles de général d'armée, le jeune officier qu'il était alors ne manquait manifestement pas d'assurance :

« Pour la première fois, j'allais pouvoir appliquer mes idées, mes méthodes, faire œuvre de chef. Je me donnai passionnément à ma tâche et, sans modestie, je crois avoir réussi. Ma compagnie à l'épreuve du feu de Charleroi, s'est révélée une unité solide, instruite, enthousiaste et disciplinée. Je lui avais consacré mes jours et parfois mes nuits, faisant toujours céder le plaisir au service : j'en ai été largement récompensé. Au point de vue administratif, par ailleurs, j'ai réussi là où d'autres avaient échoué, et rétabli une situation financière et matérielle que j'avais trouvée des plus compromises. Et le service n'empêchait nullement la vie mondaine. Dès que ma femme fut installée,

nous eûmes notre loge au théâtre et les soirées se succédèrent sans interruption, comme aussi les réceptions *at home*. La plus réussie fut celle du mardi-gras 1914. Ma femme avait aménagé le grand salon en salle de Guignol pour la centaine d'enfants que nos bambins avaient invités, déguisement à volonté. On y vit les costumes les plus somptueux comme les plus simples. Notre gros Riquet (surnom d'Henri junior) était en pupille de la Garde Impériale, Renée, en cantinière de Zouaves Second Empire et notre petit André assis dans sa chaise en (mot illisible) Après la représentation de Guignol et les applaudissements enthousiastes, la salle de spectacle se transforma en salle de goûter par petites tables, mamans et amies devant les jeunes convives quand elles n'étaient pas elles-mêmes attablées autour du buffet installé dans mon bureau. Rien ne manqua au succès, pas même la fâcheuse panne d'électricité qui amena chacun de nos amis les plus proches à faire apporter de multiples lampes à pétrole. Il y en avait vingt-deux le lendemain matin à la maison. Et puis à chaque jour de réception de ma chère Mitsou (le surnom de Céline NDA) quand la jeunesse estimait le moment venu, un musicien de bonne volonté se mettait au piano, on enlevait le tapis, et jusqu'à huit ou neuf heures on dansait le plus simplement mais le plus gaiement du monde. Heureux hiver 1913–1914, qui ne laissait pas prévoir le drame proche !⁶ »

Le capitaine Henri Giraud n'est évidemment pas dans le secret des dieux. Or à la fin de novembre 1913, revenant de Potsdam, Albert 1^{er}, le roi des Belges, a fait savoir discrètement au Quai d'Orsay qu'il avait trouvé Guillaume II très surexcité et considérant la guerre comme « nécessaire et inévitable ».

Le 6 octobre, le colonel Pichon commandant le 4^e Zouaves a noté Henri Giraud :

« Physique agréable, tenue brillante, éducation distinguée,

caractère énergique, santé vigoureuse, vue normale, très bon cavalier, très entraîné aux exercices physiques. Bachelier es-lettres/philosophie, parle l'allemand et comprend l'italien. Instruction générale et militaire étendues. Officier d'avenir, charmant camarade, très sympathique qui tiendra une place brillante dans la troupe comme dans l'État-major. »

Note confirmée par le général Bertin :

« Grand et vigoureux officier. Très bien doué sous tous les rapports et ayant l'étoffe d'un officier d'avenir. »

Ce sont là les dernières notes d'Henri Giraud avant le début de la Grande Guerre. Depuis sa sortie de Saint-Cyr, les appréciations de ses différents supérieurs, tant en ce qui concerne son intelligence que son caractère et sa façon de commander, sont particulièrement élogieux. À l'exception notable des jugements du lieutenant-colonel Pétain, son ancien professeur de tactique appliquée d'infanterie à l'École de guerre, qui, en revanche, se montre très élogieux au cours de cette année 1913 pour son ex-jeune subordonné du 33^e RI, le lieutenant Charles de Gaulle :

« Sorti de Saint-Cyr avec le n° 13 sur 211 s'affirme dès le début comme un officier de réelle valeur qui donne les plus belles espérances pour l'avenir. Se donne de tout cœur à ses fonctions d'instructeur. A fait une brillante conférence sur les causes du conflit dans la péninsule des Balkans. Très intelligent, aime son métier avec passion. A parfaitement conduit sa section aux manœuvres. Digne de tous les éloges. »

Que faut-il penser de l'intérêt des notes pour connaître la valeur d'un officier ?

La guerre exalte les forts et broie les faibles et il n'existe pas d'exception à cette loi d'airain. Ainsi que le rappelle l'historien militaire, Pierre Rocolle, tous ceux que l'on a admirés en temps

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1918. »

Le capitaine Henri Giraud n'est pas le seul à penser ainsi : ce sont des millions d'Européens qui partent en guerre avec la conviction que celle-ci sera courte...

« L'immense majorité des économistes l'avait prouvé, écrit Jean-Baptiste Duroselle. Avec des millions d'hommes, les ressources financières et économiques des divers pays ne permettraient pas de la prolonger au-delà de quelques mois¹⁷. » Seul, Jaurès pensait peut-être le contraire, mais un certain Raoul Villain l'a fait taire de deux balles dans la tête, le 31 juillet au soir, à 21h 40, au café du Croissant, rue Montmartre...

Ce même 31 juillet, mille saint-cyriens ont juré de monter au feu en grande tenue, casoar et gants blancs.

1. Général Giraud, Dossier du Personnel SHD 13yd 719. Vincennes. Toutes les notes obtenues par Giraud au cours de sa carrière ayant la même source, celle-ci ne sera plus mentionnée.

2. Henri Giraud, *Mes souvenirs, 1879–1919*. Manuscrit inédit du général Giraud écrit au cours de sa captivité en Allemagne, dans la forteresse de Königstein (Saxe) où il a été détenu à partir du 25 mai 1940 et d'où il s'est évadé le 17 avril 1942. Le manuscrit se présente comme un bloc de papier à lettre de 78 pages, dont seules les pages impaires sont numérotées en haut à droite. Sur la page de garde légèrement cartonnée figure en haut à gauche le tampon : « OFLAG IV B, 3, geprüft F.A. » Apposé de façons diverses, ce tampon se retrouve en pages 1, 3, 6, 7 et au dos de la quatrième de couverture. Ce manuscrit, rédigé à partir de mars 1941 et achevé en mai suivant, traite sommairement de l'enfance du général puis de son adolescence et enfin de sa participation à la première guerre mondiale. Il a été remis à l'auteur, le 22 septembre 1993, à Saumur, par son

oncle, le général Bernard Giraud qui le tenait de sa mère, Céline Giraud. Rédigé vingt ans après les faits, ce manuscrit comporte quelques erreurs de dates et quelques noms de personnes et de lieux illisibles. Ils sont suivis dans le texte d'un point d'interrogation

3. J. Chastenet, *Histoire de la Troisième République*, Hachette, 1955, t. 3, p. 101–102.

4. Le lieutenant Giraud partage avec son aîné Sarrail, le mérite d'avoir été admis à l'ESG à 27 ans et après une première année difficile, il en est sorti 40^e sur 99 avec la mention bien.

5. Les trois premiers enfants du couple Giraud sont dans l'ordre : Renée, Henri et André. Suivent : Jeanne, Marie-Thérèse, Bernard et Monique.

6. H. Giraud, *Mes souvenirs, 1879–1919*.

7. Cité par Pierre Rocolle, *L'Hécatombe des généraux*, Lavauzelle, 1980, p. 263.

8. Général Chambe, *Le Maréchal Juin, duc du Garigliano*, Plon, 1983, p. 44.

9. H. Giraud, *Mes souvenirs, 1879–1919*.

10. Le Dr Georges Giraud est le premier frère d'Henri.

11. H. Giraud, *Mes souvenirs, 1879–1919*.

12. Bourgeron : courte blouse de toile que portaient alors les soldats à l'exercice.

13. Archives de l'auteur. Relèvent de cette catégorie toutes les lettres d'Henri Giraud à des membres de sa famille ou à des amis proches. La source n'en sera donc plus mentionnée.

14. J. Chastenet, *op. cit.*, p. 181.

15. Comme Georges Catroux, son aîné de deux ans, Henri Giraud peut dire que son enfance « a été impressionnée par l'injonction morale d'être des soldats de la revanche de 70 ». Et on ne sache pas qu'il leur soit jamais venu à l'esprit de ne pas y

répondre.

16. H. Giraud, *Mes souvenirs, 1879–1919*.

17. Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français*, Perrin, 1994, p. 68.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chiffre effrayant. Mais qu'explique la doctrine de l'« offensive à outrance », dont l'un des plus illustres promoteurs, le général de Grandmaison, est allé jusqu'à affirmer que « l'esprit d'offensive ne se divisait pas » et que les précautions traditionnelles risquaient d'affaiblir le moral du combattant. « Dans l'offensive, professait-il, l'imprudance est la meilleure des sécurités. Poussons l'esprit offensif jusqu'à l'excès, et ça ne sera peut-être pas assez. »

Selon l'historique, le 23 août, le 4^e Zouaves s'est battu merveilleusement. Il a le droit de ne plus oublier le nom de Tarcienne. Mais la grande bataille de Charleroi est finie et elle est perdue. Malgré leur élan, nos troupes, débordées par des forces supérieures, doivent reculer. La 38^e division a quitté le 3^e corps pour être rattachée au 18^e qui doit protéger la retraite. Et la 38^e division est à l'extrême arrière-garde : il s'agit de retarder la marche de l'ennemi pour permettre à la 5^e armée de se reformer. Rôle ingrat, plein de difficultés.

Le 24 août, à 3h 30, on réveille les hommes harassés par les émotions de la veille. Il faut partir : les obus allemands se rapprochent et suivent. Par Fraire, Vogenée, Silencieux, Boussulez-Walcourt, sur les routes où trois jours auparavant ils semaient la confiance, les zouaves repassent, tristes, mais en bon ordre : mitrailleuses à l'arrière-garde, compagnies de protection sur les flancs. Ils se sentent toujours forts et organisés. Mais quelle douleur devant ces convois de paysans qui fuient l'invasion et qu'il faut, pour garder les routes libres, repousser à travers les champs en faisant taire la pitié ! Ce même 24 août, un long télégramme de Joffre au ministère de la Guerre relate les échecs subis sur la frontière du Nord et conclut : « Notre but doit être de durer le plus longtemps possible en nous efforçant d'user l'ennemi et de reprendre l'offensive le moment venu. »

Une grand-halte de trois-quarts d'heure, et c'est tout. On tourne à l'Ouest vers Clermont ; on redescend sur Brabançon. Il est 20h 30. Malgré l'encombrement des routes, 45 kilomètres ont été parcourus depuis le matin. Et pourtant ce n'est pas le repos : il faut veiller, demeurer en alerte, accueillir les isolés, les gens perdus.

La nuit n'est pas terminée que l'on repart. Comme la veille et plus encore peut-être, on se heurte à l'encombrement, comme la veille il n'y aura qu'une halte insuffisante où l'on peut cependant recevoir des vivres ; et par Vergnies, Rance, Sautin, Eppe, on atteint la forêt de Frélon. Avant de s'y engager, on se protège contre toute surprise et la 14^e compagnie du capitaine Giraud garde les lisières. Ce n'est pas la débâcle, mais l'émotion étreint le cœur. Il faut aller plus loin. On passe à Frélon, Glageon pour ne s'arrêter qu'à Rainsart. C'est le 25 ; il est près de 21 heures. On a marché depuis l'aube.

Selon les notes des bataillons, rien n'est laissé au hasard. L'heure du départ est fixée à 3h 30 pour le 26, et l'on indique pour 4 heures le passage au point initial. Ces ordres sont un enseignement pour qui croirait à notre déroute. Pourtant il faut décrocher, car la cavalerie ennemie et l'artillerie légère nous serrent de près. Le mouvement de retraite continue par Étrœungt-Papleux. Il est 19 heures. Va-t-on pouvoir dormir ? Non ! Une marche de nuit s'impose. On gagnera ce soir même La Capelle et ce n'est qu'aux premières heures du 27 que l'on s'arrêtera à Lerzy.

La pluie tombe, le brouillard est dense. Les hommes n'ont pas mangé ; ils ont froid. Insuffisamment couverts par leur tenue de toile déjà usée, abandonnant dans l'excès de fatigue leur sac et leurs provisions, ils suivent, ils obéissent avec la certitude que l'offensive va reprendre. Ils se sont à peine étendus pendant

deux heures dans les champs humides qu'ils doivent repartir de nouveau, cette fois avec l'espoir bien ferme de s'arrêter sur l'Oise. Mais on passe l'Oise à Sorbais et on longe la rive gauche jusqu'à Autreppes et l'on redescend encore vers le sud pour s'établir sur un plateau au bois de Laigny. Il est 16 heures, c'est le 27.

Depuis l'aube du 26, il n'y a pas eu six heures de repos.

Que pensent le capitaine Giraud et ses pairs de cette retraite qui n'en finit pas ?

À Paris, Viviani vient d'élargir son gouvernement avec la participation de Briand, promu vice-président du Conseil, de Ribot et de Delcassé. Alexandre Millerand remplace Messimy au poste de ministre de la Guerre et ratifie la nomination de Gallieni comme gouverneur militaire de Paris avec l'arrière-pensée, compte tenu des échecs de Joffre, d'en faire un généralissime de rechange, poste qu'il avait déjà refusé en raison de son âge. Grâce à deux socialistes, Jules Guesde et Marcel Sembat, Viviani réalise l'« Union sacrée » dans ses Conseils. Une « Union sacrée » que l'on retrouve partout, à l'arrière comme à l'avant, parmi les jeunes de la classe 14 comme parmi les moins jeunes, hommes de lettres ou autres.

Péguy, Apollinaire, Dorgelès, Alain, Bordeaux, Alain-Fournier, Marc Sangnier, Mac Orlan sont sous l'uniforme et les plus âgés comme Edmond Rostand, Anatole France, Pierre Loti, Lavisse, Barrès, Lévy-Bruhl, Hanotaux font des pieds et des mains pour « servir » d'une manière ou d'une autre. Et Jaurès, lui-même, serait encore vivant, sûr qu'il participerait à l'effort commun ! Son fils unique s'engagera d'ailleurs à 18 ans en 1916 et mourra à la tête de sa compagnie, le 3 juin 1918. Les religieux (jésuites, capucins, trappistes, dominicains), que les lois d'exception avaient chassés de France, quittent spontanément

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personnifié ».

On s'en souvient, le 2 juillet 1914, un mois avant le déclenchement de la guerre, au soir d'une manœuvre de la 11^e DI, Castelnau affirmait que la retraite peut être une manœuvre qui permet de ressaisir et de regrouper ses forces en vue d'une nouvelle bataille. Propos prophétiques : répondant à l'ordre de Joffre quelques heures plus tard, de Meaux à Verdun, tout le front français se dresse et contre-attaque.

À la tête de son peloton de soldats marocains, le lieutenant Alphonse Juin est blessé à la main gauche le jour même près du bois de Penchard. Refusant d'être évacué, le bras en écharpe, il retourne au combat.

Avec le 6^e bataillon du 2^e régiment de tirailleurs algériens, le commandant Georges Catroux participe, lui, aux durs combats qui se déroulent d'abord entre Barcy et Étrépilly à une quinzaine de kilomètres de Meaux, puis à proximité du plateau de Bellen.

Au bout de quatre jours d'enfer, les troupes françaises conduites par Maunoury, Franchet d'Espèrey, Langle de Cary, Sarrail, Castelnau, Durand, Dubail, Foch et Pétain (promu général sur le champ de bataille), parviennent à repousser l'ennemi – des Vosges aux rives de la Marne – sur une profondeur de cinquante kilomètres. Dans l'urgence, pour envoyer des renforts sur le front, Gallieni réquisitionne même les taxis parisiens...

Le 10 au matin, un officier de l'État-Major de Gallieni annonce par téléphone la déroute allemande aux ministres réunis à Bordeaux.

Le général von Kluck écrit dans ses Mémoires :

« Que des hommes ayant reculé pendant dix jours, couchés

par terre, à demi-morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est une chose avec laquelle nous n'avions pas appris à compter, une possibilité dont il n'avait jamais été question dans nos écoles de guerre. »

Bel hommage au courage !

Le 14 septembre, en Woëvre, à la tête d'une patrouille du 12^e dragons, le lieutenant Jean de Lattre de Tassigny tombe dans une charge de cavalerie, le poumon droit perforé d'un coup de lance (il avait déjà été blessé légèrement au genou le 11 août, ce qui lui avait valu sa première citation). Après avoir été recueilli par des habitants de Pont-à-Mousson, il est « sauvé du déshonneur de la captivité » par une patrouille française et emmené à la clinique Vautrin à Nancy où il sera soigné par l'épouse du lieutenant-colonel Weygand qui vient de quitter le 5^e hussards pour devenir chef d'état-major de Foch. Début octobre, ce sera au tour du commandant Catroux d'être blessé de deux balles à la jambe gauche, à Bailleul-Sir-Berthoult, avant d'être fait prisonnier – au bout de deux mois de guerre seulement – et dirigé dans un oflag à proximité de Magdebourg.

Ainsi, en l'espace des deux premiers mois de guerre, de Gaulle, Giraud, Juin, de Lattre et Catroux, cinq officiers qui – parmi bien d'autres sans doute, mais plus que tous autres – marqueront plus tard leur époque, sont donc blessés plus ou moins grièvement (blessure qui n'est pour certains que la première !), et tous (hormis Catroux qui était dans une situation de défenseur) de la même façon : en chargeant à la tête de leurs hommes. Dès le premier affrontement avec l'ennemi, ils se sont révélés des chefs. Et, même blessés, ne pensent qu'à retourner en première ligne. Concrètement, sur le plan de la théorie militaire, leur jeunesse et leur impétuosité viennent cependant de faire brutalement l'expérience de cette suprématie du feu sur

l'assaut qu'un certain Pétain ne cesse de rappeler... Mais tous les quatre, dans la mesure où ils ont recouvré leurs esprits, partagent certainement l'euphorie de Charles de Gaulle qui écrit ce 14 septembre à son père : « Voilà donc que s'achève – et de quelle façon ! la première partie de la campagne de la Revanche¹⁷. »

Ce même 14 septembre, le Kaiser nomme Erich von Falkenhayn en remplacement du vieux Moltke au commandement en chef des armées du Reich. Le nouveau généralissime, dont le premier geste est de transférer son GQG à Mézières pour se rapprocher de ses armées, est plus jeune que tous ses commandants d'armée et que la majorité des commandants de corps.

Dans la même lettre à son père, le lieutenant de Gaulle n'hésite pas à prédire de son lit d'hôpital : « L'ennemi ne pourra pas arrêter notre poursuite, et nous aurons toute la gloire d'avoir, sans que les Russes nous aient été indispensables, battu dans la grande et décisive bataille l'armée qui se considérait comme la première du monde. » Ce qui est aller un peu vite en besogne, mais cette victoire de la Marne qui sauve la France du désastre, il est normal qu'elle fasse chaud au cœur des blessés, également prisonniers comme Giraud et Schmitt, qui servent à l'occasion d'interprètes aux autres blessés français. Au moment où s'engage entre les armées francoanglaise et allemande ce que l'on a appelé la « course à la mer » pour tenter de se déborder par l'ouest, course qui établit un front continu jusqu'à Nieuport à travers la Picardie et les Flandres, tous deux veulent croire que leur guérison – comme celle de l'armée française – n'est qu'une affaire de temps maintenant...

« Malheureusement, raconte Giraud, vers le 25^e jour, une pleurésie purulente se déclare chez moi. Il faut drainer le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chacun avec les choux et les patates. Tout à l'heure, quand on aura fini à la salle, je vous apporterai un peu de "Maroilles". Si vous n'avez pas assez de pain, vous me le direz.

« Et la bonne grosse femme disparaît, tirant derrière elle la porte de la grange. Nous mangeons avec appétit, faisant, Charles et moi, quelques réflexions qui ne sont pas à l'avantage de M. de X... Quand la soupe est finie, le fromage paraît. La tranche est copieuse, la pâte grasse à souhait.

– Je m'arrête pas. Inutile qu'on me voie ici. Tout le monde se demanderait ce que je viens y faire. Mon homme viendra vers 4 heures. Vous lui direz ce que vous aurez à lui dire.

« Il fait bon dans le foin après ce solide repas. Nous somnolons, Charles et moi. Dehors la pluie commence à tomber. Un peu avant la nuit, le fermier arrive.

– Alors, bien reposés ?

– Parfait, tous nos remerciements.

– Qu'est-ce que vous comptez faire ?

– Repartir dès que la nuit sera venue.

– Pour où ?

– On ne sait pas exactement, Bohain, peut-être.

– Et puis ?

– Ça dépendra des Allemands.

– Oui, je vois ce que c'est. Vous êtes en délicatesse avec ces messieurs. Je ne vous demande pas pourquoi. Je veux pas le savoir. Mais voulez-vous que je vous dise mon avis. Faut pas aller dans une petite ville, ni dans une ferme isolée. Vous seriez repérés tout de suite. Il vous faut une grande ville où vous serez noyés dans la masse. Et dans la région, je ne vois que Saint-Quentin. Lille est trop loin. Valenciennes, Maubeuge, très surveillés. À Saint-Quentin, il y a un gros état-major allemand, mais quantité de réfugiés du Nord et de Belgique. À mon avis, c'est là que vous serez le mieux. Vous ne me paraissez pas très

costauds. Vous ne pouvez pas faire un travail dur. Allez en ville, au moins pour un temps. Ensuite, vous verrez. La guerre sera peut-être finie.

– Merci, monsieur, on va réfléchir ; en tout cas, ce soir on vous quitte, en vous disant un grand merci pour ce que vous avez fait pour nous. Dans deux heures nous serons partis.

– Ça va. Sortez tranquillement, sans venir remercier personne à la maison. On se reverra après la guerre. Pour l’instant, le moins de manifestations possible. Ça n’empêche pas les sentiments. Au revoir et bonne chance.

« Quel brave homme ! Nous envisageons la situation avec calme, Charles et moi, et convenons que notre fermier a raison. Nous avons trop présumé de nos forces. Nous sommes incapables d’un travail dur et de longues marches. Il faut d’abord nous ré-entraîner et même soigner nos plaies. J’ai un drain dans le dos qui pourrait me jouer un mauvais tour.

« L’idée de Saint-Quentin n’est pas mauvaise, quoiqu’il faille revenir sur nos pas, et qu’il y ait là l’État-Major de la II^e armée allemande... C’est peut-être nous jeter dans la gueule du loup. Il ne faudrait y arriver qu’en sachant où nous adresser. Pour cela, quelqu’un peut nous aider M. Cléry, à Origny-Sainte-Benoîte. Nous savons où il habite. Il s’agit d’être chez lui cette nuit, en tâchant évidemment de ne pas faire de mauvaise rencontre. Aujourd’hui, jour de la Toussaint, les médecins de l’hôpital n’ont pas dû se préoccuper beaucoup de leurs malades ; notre absence a des chances de ne pas avoir été signalée puisque c’est Mlle Lemaire qui nous apporte nos repas. Ne perdons pas de temps. Demain, nous serons à Saint-Quentin.

« Tranquillement, sans affectation, dans la nuit, nous quittons notre grange. Il bruine. On y voit tout juste pour ne pas s’égarer. Heureusement, la direction est facile. Rapidement, nous

atteignons la grand-route et nous reprenons en sens inverse notre itinéraire de la veille. Pas la moindre mauvaise rencontre. Un peu avant minuit, nous sommes à Origny-Sainte-Benoîte, et sans hésiter nous allons sonner à la porte de M. Cléry, chez qui on voit encore de la lumière.

« Avec quelque hésitation, M. Cléry ouvre. On peut s’imaginer sa stupéfaction. Il a été prévenu de notre départ, dans la journée, par M^{lle} Lemaire. En dehors de lui, personne dans la localité ne soupçonne rien. Comme prévu, il n’y a pas eu de visites médicales aujourd’hui à l’hôpital, et nul n’a pénétré dans notre chambre.

« Il ne s’agit pas de repartir de suite pour Saint-Quentin, nous en serions incapables, et il vaut mieux que nous y arrivions de jour. Nous allons donc dormir ici, chacun dans un fauteuil. Au petit jour, M. Cléry, qui va y réfléchir, nous dira à qui nous adresser à Saint-Quentin, et nous serons arrivés à destination avant que l’alerte ne soit donnée ici. Il s’arrangera d’ailleurs à faire traîner les recherches en longueur si par hasard le médecin-chef voulait faire du zèle, ce qui est peu probable.

« À 6 heures, le 2 novembre, après une rapide toilette, conseil de guerre. M. Cléry nous conseille d’aller trouver tout simplement le maire de Saint-Quentin, un de ses bons amis, patriote résolu, qui tient tête aux occupants et saura nous indiquer la marche à suivre.

« M^{me} Cléry nous sert un excellent chocolat. Nous sommes lavés, reposés, frais et dispos. En route pour Saint-Quentin. Un peu avant midi, nous passons devant le poste inoffensif qui musarde à l’entrée de la ville. Personne ne nous demande rien. La sentinelle est occupée à batifoler avec une jeune ouvrière de son âge et ne s’occupe guère de la circulation, pas plus des piétons que des autos.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

20 octobre. Pauvre garçon ! comme tous ses camarades, il a cru son bon capitaine mortellement atteint, et maintenant qu'il sait la vérité, il me dit combien il regrette de ne s'être pas trouvé à côté de son officier à ce moment-là pour le sauver ou être fait prisonnier avec lui. Il a appris que le soir du 30 août au rassemblement de la compagnie il n'y avait qu'une trentaine d'hommes (...)

« Je vis beaucoup avec le passé en ce moment, et je ne puis m'empêcher de trouver que mon année à Tunis fut la plus heureuse ! »

On apprend par cette lettre de Céline à Louise que Georges Giraud est basé près d'Amiens, qu'il va bien et n'est pas exposé pour l'instant. Quant à Fernand, le dernier frère, après avoir été très longtemps au dépôt du train des équipages à Châteauroux, il serait maintenant sur la ligne de feu.

Arrivée le 9 décembre à Paris, Céline y reste jusqu'au 13. Comme prévu, elle se rend à Rosny où elle rencontre le capitaine Mesnier qui lui remet les effets de son mari : le ceinturon de cuir, la petite sacoche jaune contenant porte-monnaie, couteau, petit carnet, allumettes, plaque d'identité, chaîne d'acier, cartouches de revolver, petite médaille, puis les jumelles et le carnet de route.

« À Rosny, outre la cantine, écrira-t-elle le 14 janvier 1915 à Louise Barker, j'ai eu la satisfaction de revoir le sabre de mon mari. Si mon bien-aimé revient, je suis sûre qu'il sera content, aussi, de voir que son sabre n'est pas resté aux mains de l'ennemi. Pendant que nous étions au fort, un bataillon environ est parti pour le front. Quel enthousiasme toujours, ma chère amie ! Mais ce n'était plus le brillant costume qui, malheureusement, a coûté la vie à plus d'un ; maintenant, ils sont bleus des pieds à la tête. »

Puis Céline et ses enfants gagnent Dijon où la jeune femme retrouve sa mère et ses amies. Très vite, elle se rend à l'hôpital des Génois, son ancien pensionnat, et remet blouse et coiffe d'autrefois. « Je panse nos vaillants défenseurs le matin de 9 heures à midi et très souvent le soir de 4 heures 1/2 à 6 heures. »

Notre évadé, lui, survit à Saint-Quentin. En faisant parfois des rencontres imprévues...

« Vers le milieu de décembre, si j'ai bonne mémoire, mon précieux informateur de la radio m'annonça pour le lendemain une visite d'un personnage important, visite tenue strictement secrète. "L'Empereur arrivera vers 11 heures à l'entrée de la ville, par la route venant de Guise. Le feldmarschal ira l'attendre." Excellente aubaine pour revoir de près Guillaume II que j'avais aperçu en 1906 à Berlin.

« Avec la permission de M^{me} Jaffary, je quitte mon bureau, et à l'heure dite, je me trouve à l'endroit indiqué. Service d'ordre discret en ville, mais forcément sérieux à l'endroit où doit avoir lieu le premier arrêt du Kaiser. Une compagnie d'honneur avec le chef de bataillon, plusieurs officiers d'E.M., de nombreux policiers en uniforme... et en civil, ceux-ci très reconnaissables pour un averti comme moi, peu de curieux, la nouvelle n'ayant pas filtré. Sans affectation, je me place du côté opposé à la compagnie d'honneur, tout à côté d'un policier en tenue, auquel je demande innocemment ce qui se passe.

– Une inspection, mon garçon.

– De qui ?

– Est-ce que je sais, moi ? le feldmarschal se dérange. C'est sûrement un seigneur.

« En effet, garde-à-vous, présentez armes. Le feldmarschal, prince de Bülow, commandant la II^e armée arrive, passe

l'inspection de la compagnie et se met à causer avec quelques officiers, exactement à deux mètres de moi.

« Je suis coiffé d'une casquette, des lunettes à monture métallique sur les yeux, un gros cache-nez, un vieux pardessus, sans compter la barbe qui me rend méconnaissable. Nul certainement ne pense au blessé sorti subrepticement d'Origny-Sainte-Benoîte. Et nul, je dois le dire, ne s'imagine que je pourrais avoir dans la poche de mon pardessus un browning dont je voudrais faire mauvais usage.

« Dix minutes après, quelques voitures venant de l'Est arrivent en trombe. De la seconde, un grand torpédo découvert, descend le Seigneur de la Guerre. Guillaume II est en petite tenue de général d'infanterie. Le col de son manteau est recouvert d'une chaude fourrure. Il paraît fatigué. Ce n'est plus le souverain brillant que j'ai vu huit ans plus tôt, soit aux courses de Berlin, soit au Concours agricole. Malgré le froid, le teint est blême. Les traits sont tirés. Les yeux sont ternes. Cette guerre qui dure ne se déroule pas comme l'avait rêvé le Maître, et comme l'avait prévu le Grand État-Major. La bataille de la Marne a été un effondrement pour cet homme qui se voyait déjà à l'Arc de Triomphe, et maintenant nul ne sait quand se terminera la tragédie. Guillaume II connaît mieux que personne les ressources de l'Allemagne et leur insuffisance en face de la France, de la Russie et de l'Angleterre réunie. Qui sait même si l'Italie ne se décidera pas un jour à entrer en ligne contre son ancienne alliée ?

« Tout cela, pour un initié, se lit sur le visage du Kaiser.

« N'empêche qu'il accueille affectueusement le Commandant de la II^e armée, passe avec lui devant la compagnie, dont la présentation est impeccable, et revient dire un mot aimable au chef de bataillon qui s'incline, cramoisi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aux mathématiciens²³. »

Le 14 janvier 1915, Céline écrit à Louise Barker :

« Toujours aucune nouvelle de mon grand aimé. Mon télégramme puis ma toute petite carte vous ont dit comment j'avais appris qu'Henri était guéri ; comme cela a passé par quatre intermédiaires, je me demande maintenant si ce renseignement est bien exact... J'espère toujours, je prie avec la même confiance, mais vous comprenez, n'est-ce pas, mon impatience de recevoir un simple mot. Où est mon cher mari ? De quoi souffre-t-il ? Il ne faut pas s'illusionner, nos prisonniers sont affreusement traités dans cette maudite Allemagne, tout le monde commence à s'émouvoir de leur sort et essaie d'adoucir leurs privations et leurs souffrances. Y parviendra-t-on ? J'ai écrit à l'abbé Dévaud, professeur à l'université catholique de Fribourg (Suisse) qui doit visiter tous les camps pour distribuer des secours. L'ambassade d'Espagne s'occupe d'Henri depuis le 20 décembre et celle des États-Unis depuis ces jours derniers. »

Et Céline ajoute :

« Personne ne peut prévoir la fin de cette terrible guerre. Je veux espérer qu'un événement imprévu viendra peut-être terminer plus tôt qu'on ne le pense cet affreux cauchemar, mais... »

Pauvre Céline, si elle savait...

Pour ce qui concerne Henri, la jeune femme va devoir encore attendre trois semaines.

« Dans le courant janvier, poursuit le mémorialiste, après la naissance du jeune Caramel, dont j'avais promis d'être le parrain, et auquel j'ai servi de témoin pour son récent mariage, trente ans après, je tâtai donc M. Richard pour savoir si éventuellement il ne consentirait pas à m'emmener en Belgique, et à m'y laisser, lors d'un prochain voyage. J'étais désireux de

quitter Saint-Quentin, et je pourrais lui servir de “commis” dans une de ses expéditions. Étant d’ailleurs belge, j’aurai sûrement des facilités dans mon pays natal.

« Au bout de quinze jours, l’affaire est conclue. Il est entendu que je partirai avec mon nouveau patron au début de février, qu’il me déposera à la frontière belge, sans pénétrer lui-même en Belgique, car la frontière est en ce moment sévèrement gardée par les Allemands. Nous pouvons avoir quelques difficultés, car la surveillance du ravitaillement est actuellement très renforcée, mais il a l’impression que je ne suis pas plus froussard que lui, et que nous saurons nous débrouiller. Ultérieurement, dans le courant de février, il tâchera de rendre le même service à mon compatriote Charles, le garçon charcutier. Les derniers jours à Saint-Quentin se passent dans le calme, sans que personne ne soit avisé de mon prochain départ. La veille du jour fixé, je me fais régler par M^{me} Jaffary et je vais avertir M. Lambert de mon départ. Le lendemain, adieux émus de M^{me} Venet et de son mari qui tâche de rester impassible. Nous nous étreignons longuement Charles et moi, et dans la carriole de M. Richard, attelée d’un excellent cheval, nous partons vers le nord, dans la grisaille d’un matin d’hiver. Route sans incidents, jusqu’à Bohain, où nous couchons chez des amis de M. Richard. La nouvelle recrue que je suis dans le marché gris ne se fait pas trop balancer. On félicite Richard de ne plus circuler seul, à cause des rencontres fâcheuses. Les occupants fouillant volontiers les voitures, il est bon d’avoir avec soi quelqu’un parlant allemand pour arranger les affaires.

« Le lendemain, au point du jour, en route pour Maubeuge que nous laissons à notre droite. Nous allons coucher dans une ferme isolée près de Gommegnies dont le propriétaire est, lui aussi, un ami de Richard. La frontière belge est à deux pas, mais

il est bien exact qu'elle est surveillée de près par les Allemands, on ne sait trop pourquoi, puisqu'ils occupent la Belgique comme le Nord de la France. Ce qui se comprend pour la frontière hollandaise est un peu de luxe pour la frontière belge.

« Le fait n'en est pas moins là. Mais rien n'est plus facile que de tromper la surveillance allemande pour des cultivateurs dont les champs sont souvent à cheval sur la frontière. C'est le cas de notre hôte. Demain, je partirai avec lui, conduisant un attelage à trois chevaux qui trainera un tombereau de fumier où il me l'indiquera. Lui-même, qui est bien connu des occupants, sera parti un peu à l'avance en Belgique, pour travailler la partie belge de sa propriété. Je lui amènerai son fumier et le quitterai ensuite, en lui laissant ramener son tombereau. La manœuvre est enfantine.

« Le lendemain, elle s'exécute à la lettre. Le charretier en bras de chemise et en pantalon long n'a peut-être pas les gros souliers qui conviendraient, mais la sentinelle boche vers laquelle je me dirige tranquillement n'y prend pas garde. C'est moi-même qui lui souhaite le bonjour le premier. "Ça tire, me répond-il, mais les chevaux sont bons." Et tandis que mon fouet claque joyeusement, le tombereau pénètre en Belgique où mon patron d'un jour m'attend sans émotion.

« Tout à l'heure, j'ai pris congé de Richard, non sans le remercier avec effusion. Maintenant, je me sépare de celui-ci. Il faut avouer que les "commis" de mon acabit ne restent pas longtemps dans la même place. Je plains leurs employeurs. C'est hélas ! une instabilité qui n'a fait que croître et embellir.

« En Belgique, Richard m'a donné l'adresse d'un cafetier de Walcourt, où je pourrai m'adresser de sa part, et qui saura m'orienter sur les caractéristiques de la circulation, les habitudes de la police, etc. En attendant que j'aie pu me munir de nouvelles pièces d'identité, il vaut mieux ne pas attirer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je suivais la route de X... à Y... (Audenarde NDA), marchant d'un bon pas, mon sac tyrolien sur le dos, sans la moindre appréhension d'une mauvaise rencontre quand, brusquement, au détour d'un chemin et à l'entrée d'un hameau, une sentinelle allemande.

– *Halt, Papier, bitte !*

« Interloqué, mais sans le laisser paraître, je sors mon *ausweiss*.

– Voyez le chef de poste, dans la maison, ici.

« J'entre dans le poste de contrôle, installé là pendant la nuit, et dont personne n'avait pu m'indiquer la présence. Un *feldwebelleutnant* commande le groupe d'hommes composant le poste. Il lit attentivement mon papier.

– Où allez-vous ?

– À Audenarde, à quelques kilomètres d'ici.

– Chez qui ?

– Chez ma tante.

– Pourquoi ?

– Pour chercher des légumes.

– Vous n'êtes pas maraîcher, vous êtes coupeur en cravates à Bruxelles.

– Précisément, le travail marche mal. Je suis la moitié du temps en chômage, et je ne trouve pas à me ravitailler. Ici, ma tante a un grand jardin, et peut me fournir des choux, des pommes de terre, des carottes. C'est précieux pour moi.

– Je l'admets. Vous repasserez ici pour aller à Bruxelles ?

– Certainement.

– Alors vous me rapporterez pour moi un chou et un kilo de pommes de terre. Ça améliorera l'ordinaire. Donnez-moi deux marks. Voici votre *ausweiss* timbré.

– Merci monsieur l'officier.

– Au revoir. N'oubliez pas, n'est-ce pas.

« J'ai oublié. M. l'officier attend encore son chou.

« Le lendemain, j'arrivais à Turnhout. Ce dernier gîte est de belle apparence.

– Belgica.

– Entrez monsieur, le docteur va venir.

« Effectivement, le maître de maison arrive quelques instants après, et me fait entrer dans son cabinet. Je sais par le docteur Frère que c'est le dernier maillon de la chaîne et que je puis, sans témoins, parler à cœur ouvert avec lui.

– Je ne vous demande pas votre *ausweiss* qui ne m'apprendrait rien. Voulez-vous me dire votre véritable identité ?

– Volontiers, docteur. Capitaine Giraud, de l'armée française, évadé d'un hôpital allemand et voulant rejoindre la France.

– Parfait mon capitaine. Votre blessure est bien fermée ? Vous pouvez faire un petit effort ?

– Certainement docteur.

– Alors ce sera pour la nuit prochaine. Mais d'abord nous allons déjeuner avec mes enfants. Bien entendu, aucune allusion devant eux. Ma femme est malheureusement absente. Pour tout le monde vous êtes un ami de passage. La servante qui vous a ouvert sait que j'ai ainsi des clients qui, pour ne pas attendre, se servent du mot de passe que vous avez employé. Elle ne s'étonnera pas de vous voir à table.

« Très bon déjeuner avec une bande de jolis enfants parfaitement élevés, ne posant aucune question, répondant poliment à celles qu'on leur pose. Nous prenons le café au salon, seuls, le docteur et moi.

– Voici le programme qui vous agréera, je l'espère. J'ai ici, depuis ce matin, deux jeunes artistes belges, qui veulent

rejoindre le roi à La Panne²⁸. Ce sont un peintre et un sculpteur qui ne font pas 45 ans à eux deux. Solides physiquement et moralement ; ils sont arrivés ce matin au petit jour, et dorment encore. Je vais les réveiller. Ils mangeront rapidement. Je ferai les présentations et vous partirez ensemble à 15 heures. Comme des promeneurs sans bagages, vous prendrez la route de Bréda tranquillement, de façon à vous trouver à 17 heures précises au kilomètre 7-6. À côté de la borne kilométrique se trouve un tas de cailloux, sur lequel est assis un cantonnier, cassant sa pierre, ayant au cou un foulard rouge à pois blancs. Vous passerez à côté de lui sans faire semblant de rien, et lui direz “Belgica” de façon à n’être entendu que de lui seul. Vous continuerez votre chemin sans vous presser. Il vous rejoindra, vous dépassera et vous n’aurez qu’à le suivre. Cette nuit, vous serez en Hollande. C’est un braconnier qui m’a tué beaucoup de lapins avant la guerre, mais qui, depuis la guerre, m’a passé beaucoup d’hommes en Hollande.

– Gratis, docteur ?

– Comme vous êtes indiscret, mon capitaine. Eh bien non. Je lui donne 20 francs par passage. Trouvez-vous que ce soit trop cher ?

– Ma foi non, docteur. Et comme il me reste encore un peu de monnaie, je vous demande de me laisser payer mon guide. Ce sera un souvenir pour moi.

– Volontiers, mon capitaine. Vous me faites faire des économies. Mais je vous quitte pour aller réveiller vos futurs camarades. Je vous les présenterai. Voulez-vous faire la sieste ou lire les dernières nouvelles du journal local ? Tout ici est à votre disposition. À tout à l’heure.

« Enfoncé dans un bon fauteuil, je lis distraitement le grand journal de Turnhout, mais pense intensément aux heures qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui nous est réservé.

« Ici, un dernier incident comique.

« Notre compartiment avait été prélevé sur le wagon prévu pour le personnel des Affaires étrangères ayant accompagné le ministre en Angleterre. La plaque « réservé jusqu'à Paris » intriguait passablement quelques jeunes attachés, qui trouvaient insolite la présence de deux individus aussi mal accoutrés dans un milieu aussi élégant. Après plusieurs allées et venues qui nous amusaient prodigieusement, Schmitt et moi, l'un de ces Messieurs plus audacieux, se fit le porte-parole de ses collègues, et faisant glisser la porte vitrée :

– Messieurs, je crois que vous avez fait erreur. Vous êtes ici dans le train spécial du ministre des Affaires étrangères. Ce compartiment est réservé. Il faudrait descendre avant que le train ne parte.

– Ce train est effectivement réservé pour nous Monsieur. Je vous serais obligé de fermer la porte et de nous laisser.

« J'ai débité la phrase d'un ton sec, en regardant le personnage bien en face. Il ne demanda pas son reste, et nous fûmes tranquilles jusqu'à Paris. Je me figure les réflexions de ces Messieurs du cabinet. Six heures après, nous étions à la gare du Nord. Le beau voyage était fini³². »

Nous sommes le 10 février 1915. Le « beau voyage » aura duré exactement trois mois et dix jours.

La veille, un télégramme « incompréhensible » de ses beauxparents a enjoint à Céline de venir à Paris le lendemain avec ses enfants. La jeune femme ayant demandé des explications par dépêche, dans la soirée du 10, elle reçoit ces quelques mots : « Henri arrive ce soir Paris. » Le premier télégramme de sa bellemère aurait pu être sans doute plus explicite. Sa joie l'emportant, cependant, Céline fait aussitôt ses

préparatifs et saute dans l'express du 11, à une heure de l'après-midi. Elle arrive à 7 heures du soir avec son trio âgé respectivement de six, quatre et trois ans. Henri l'attend sur le quai de la gare avec ses parents.

« Quel bonheur inexprimable, petite amie, que de retrouver celui qu'on aime après cinq mois de souffrances supportées pour lui ! écrira-t-elle à Louis Barker. Il nous semblait rêver ! Nous nous regardions l'un l'autre, et les paroles ne pouvaient venir. Au bout de quelques instants, les questions se pressaient nombreuses, nous avions tant à nous dire ! Ce sera une minute inoubliable de ma vie ! Henri était en civil avec les vêtements, reprisés, rapiécés, usés, avec lesquels il a vécu toute son odyssée. Ah ! il n'était pas élégant mon mari si coquet ! mais il était là, en parfaite santé, c'était l'essentiel. Je garde précieusement ces vieux habits, ces vieilles cravates, ce sont de glorieux souvenirs que les enfants auront plus tard et qui leur rappelleront que leur cher petit papa était un brave, un soldat ! J'ai donc trouvé Henri en excellent état, sa blessure au poumon complètement guérie. Il lui reste encore quelques adhérences de la plèvre et du poumon, mais les nombreux médecins qui l'ont ausculté disent qu'elles dureront de cinq à six ans. Cela n'a pas de gravité, mais il est parfois obligé de s'arrêter de parler pendant quelques secondes pour reprendre sa respiration. Il n'a pas maigri du tout, car ses uniformes portés à Tunis et qu'il a retrouvés dans sa cantine à Rosny, lui vont parfaitement. »
(Lettre du 3 mars 1915)

Au cours de la journée du 11 février, en effet, Henri Giraud s'est retrouvé au dépôt de Rosny que dirige alors le capitaine Moreau où, ce jour-là, est établi un certificat d'origine de sa blessure de guerre : trois témoins de la 14^e compagnie (l'adjudant Jean Ruet, le sergent Henri Dugal et le caporal

Hubert Dumoulin) certifient que le capitaine Giraud, Henri, a été atteint par une balle, le 30 août 1914, à Pleine-Selve (Aisne). Le 15 février, le médecin-major de 2^e classe Delestre certifie à son tour que la « balle de fusil (sic) a pénétré à la partie antérieure du thorax en dedans du mamelon à hauteur du 3^e espace intercostal droit et sortie en arrière, après avoir traversé le poumon au-dessous de la pointe de l'omoplate. Il y a de plus la cicatrice du drainage d'un abcès un peu au-dehors de la cicatrice de sortie, postérieure à la balle³³. » Mais pour le capitaine Giraud, tout ceci – blessure et évasion – c'est déjà le passé...

« Dès mon arrivée à Paris, et ma première visite au ministère, je demandai à rejoindre le front, et essentiellement mon régiment. En même temps, j'écrivais à mon ex-chef de bataillon, le lieutenant-colonel Daugan, devenu après la Marne le commandant du 4^e Tirailleurs, pour lui faire part de mon retour. Comment eut-il l'idée d'en parler au général Franchet d'Espèrey, commandant la Ve armée ? Toujours est-il que celui-ci, bousculant mes projets, me réclame au GQG pour son État-Major, et qu'au lieu de partir pour l'Yser où le 4^e Zouaves tenait les lignes, me voici désigné pour Jonchery-sur-Vesle, PC d'une des armées de Champagne³⁴. »

Joffre se fait présenter l'évadé. Mais ni dans *Mes Souvenirs* ni dans *Mes évasions*, celui-ci n'évoque sa rencontre avec le généralissime. On peut cependant imaginer que le principal sujet de leur conversation a porté sur les renseignements que Giraud rapporte de sa traversée des territoires occupés.

Le capitaine Giraud est donc muté le 22 février 1915 à la 5^e armée (« je vais donc être plus tranquille », écrira Céline à Louise Barker, le 3 mars) qui jouxte la 4^e armée du général de Langle de Cary, lancée, depuis le 16 février, à l'attaque sur un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

début de février, c'était 200 hommes de *Landsturm* qui passaient de Belgique en Hollande pour ne pas partir au front. Le mois précédent, des hommes étaient fusillés à Saint-Quentin pour avoir refusé de regagner les tranchées en sortant de l'hôpital. Des mutineries éclataient en divers points, notamment à Bapaume, et 150 hommes étaient ramenés vers l'arrière sans armes, encadrés par un demi-escadron de hussards.

« Qu'on n'aille pas conclure de là au découragement. L'armée allemande était un organisme formidable, aux cadres incomparables. Ceux-ci ont diminué, mais n'ont pas disparu. Ce qu'il reste a encore foi à la victoire, et comme l'Allemand a une bravoure indiscutable, il faut s'attendre à une résistance extrêmement opiniâtre de gens qui ne s'avoueront vaincus qu'après avoir épuisé tous moyens de résistance. La question économique, financière, jouera un rôle, mais la décision ne sera obtenue que par des moyens militaires sur le terrain militaire. »

Enfin, concernant la « situation matérielle de l'armée allemande », le rapport indique qu'à la fin de janvier, celle-ci était « bien nourrie, bien habillée, bien équipée » :

« L'armement se compose de fusils modèle 1898, sauf pour les hommes du *landsturm* armés du modèle 88. Le matériel d'artillerie, qui ne pouvait être réparé sur place, était renvoyé en Allemagne et remplacé par du matériel neuf ou en tout cas paraissant neuf. La poste fonctionne bien, mais un certain nombre de lettres étaient ouvertes et les vaguemestres ne se gênaient pas pour explorer les colis postaux et en extraire ce qui leur convenait. L'état sanitaire n'était pas très brillant. La vaccination antityphoïdique a enrayé une épidémie de typhoïde, mais les maladies vénériennes étaient fréquentes dans les grandes villes. À Saint-Quentin, il y avait eu jusqu'au 15 janvier, 500 cas de syphilis. Le ravitaillement en vivres et en munitions semblait fonctionner normalement. Les chemins de fer sont

exploités de la façon la plus intensive. Des ingénieurs et des travailleurs amenés d'Allemagne ont créé en différents points des voies nouvelles ou des raccordements utiles. Ainsi, au sud de Busigny, une voie terminée récemment permet aux trains venant de Tergnier de gagner la ligne d'Hirson sans entrer en gare de Busigny. Les routes sont entretenues avec le plus grand soin et un grand nombre est élargi. On y emploie les habitants des villages limitrophes. Les bas-côtés sont décapés puis empierrés et, en cas de retraite, la circulation pourrait être facilement doublée. Somme toute, au point de vue organisation, l'armée allemande est restée ce qu'elle était au début de la campagne, c'est à dire parfaitement outillée et approvisionnée. La durée de cette guerre a surpris le haut commandement, mais on ne l'a pas pris au dépourvu. Les ressources prévues étaient si considérables qu'elles commencent à peine à s'épuiser. D'ailleurs l'armée vit sur le pays depuis plus de six mois, et si quelqu'un doit être affamé, il est tout naturel que l'envahisseur commence par faire souffrir les régions envahies. Celles-ci ont heureusement le moral qui permet de supporter les pires épreuves et d'attendre la délivrance. »

Le 18 mars, l'expédition navale des Dardanelles, conçue et promue par Churchill, débute dans l'optimisme.

Sur le front occidental, la guerre de stabilisation oblige presque à une vie bourgeoise qui n'est guère du goût du capitaine Giraud. « Je reçois tous les deux jours de bonnes nouvelles, c'est le calme en face de son armée, et cette inaction est pénible à l'ardeur d'Henri », écrit Céline à Louise Barker, le 28 mars. On apprend également que le brave Maussion, qui lui sert d'ordonnance, va rejoindre son capitaine entre le 5 et le 10 avril.

Comme le témoignage de Kerillis l'indique, l'évasion du

capitaine Giraud a valu à son auteur une telle notoriété que même le redoutable Mangin, expert en bravoure et en dureté, s'intéresse à lui. Dans une lettre à sa femme datée du 30 mars 1915 et comportant quelques inexactitudes de détail, le théoricien de la « force noire » écrit :

« Le capitaine Giraud de l'État-Major de la Ve armée est venu visiter ce secteur. Il est tombé grièvement blessé à la bataille de Guise, au milieu d'une batterie allemande que sa batterie venait d'enlever (sic). Laissé pour mort sur le terrain par ses hommes qui ont sauvé ses papiers, il a été recueilli par une ambulance allemande, traité avec beaucoup d'égards et bien soigné. À peine remis, il s'est échappé avec un camarade et a passé cinq mois en Belgique déguisé en arracheur de betteraves (sic). Il a servi comme interprète réquisitionné par les services de l'arrière allemand pendant vingt jours. Après avoir vainement essayé de rejoindre les lignes françaises, il a été soigné à Lille et à Bruxelles par des médecins, ses blessures s'étant rouvertes. Enfin, il a rejoint la France par la Hollande après mille péripéties et a été désigné par notre État-Major d'armée. Il rapporte comme vous pensez des renseignements extrêmement intéressants. L'armée allemande ne rappelle plus que de très loin le magnifique instrument de guerre qu'elle était en août et septembre (1914). Les anciens cadres, très fortement entamés sont dilués dans les formations nouvelles. Le moral a changé du tout au tout. La bataille de la Marne a été une surprise cruelle pour tous. À son ambulance, le 4^e fils de l'Empereur (Eitel, Frédéric ?) est venu visiter les officiers français et a cherché à être aimable assez maladroitement. "Au revoir Messieurs, guérissez-vous vite, pour moi, je serai à Paris dans quatre jours." Mais Giraud ne tarit pas d'éloges sur les premiers cadres, sur leur attitude, sur l'organisation de l'invasion. Le personnel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette idée autour de toi. Tu auras fait autant pour la santé morale de toute ta compagnie, que tu fais pour la santé physique de chaque individu. »

Giraud a un juste pressentiment quand il évoque une possible poussée allemande jusqu'à Lemberg puisque la ville tombe effectivement aux mains des troupes de Mackensen le 22 juin. Mais il se trompe en pensant que les Russes ne reculeront pas plus loin. Comment pourraient-ils tenir après avoir perdu 500 000 hommes ? Ils se replient donc sur le Bug. Et ce n'est pas fini...

Pourquoi est-ce bon du point de vue diplomatique ? Parce que Giraud subodore que le conflit peut se terminer par une paix de compromis et qu'il importe donc pour en tirer bénéfice d'être sur le terrain en position de force.

Détail : le 13 juin, de Gaulle de retour de convalescence arrive au QG de Jonchery où on lui donne une auto pour gagner Roucy où il doit prendre le commandement de la 10^e compagnie. Y croise-t-il Giraud sur le départ pour Versailles ? C'est possible.

« Comme les bons moments passent vite ! Demain déjà il (Henri) rejoindra son armée et moi, je retrouverai mes bambins à Dijon », écrit Céline à Louis Barker, le 17 juin.

En réalité, Henri ne quittera sa femme que le 19.

« Comme l'an dernier, nous nous sommes quittés le 19 juin ! écrira Céline à Louise Barker. Et sur le quai de la gare de Lyon, nous avons évoqué Tunis, *le Carthage* (maintenant coulé) et tous nos amis venus pour nous dire au revoir, ne soupçonnant pas l'affreuse catastrophe actuelle qui allait nous disperser pour longtemps peut-être. » (Lettre du 13 juillet 1915.)

En juillet, le commandement français instaure le régime des permissions. Une mesure qui en dit long sur la prise de conscience des chefs que la guerre va durer et qu'il faut donc

penser au repos des combattants. Mais l'opération a des effets pervers : ceux du front découvrent qu'à l'arrière beaucoup de gens se sont commodément installés dans le conflit et ont conservé leurs aises...

Les théâtres sont rouverts, les hôpitaux fourmillent de belles infirmières. Par comparaison avec celui que l'on baptise « Le Boisle-Prêtre », rue des Postes, on appelle celui du Grand-Palais, « Le Bois de la Gruerie ». Les planqués ont décidément la vie trop belle pendant que les chasseurs meurent en masse au Vieil-Armand !

Le 7 juillet 1915, Henri écrit du QG à Georges :

« (...) Donc notre offensive a raté à Arras. Je ne fais aucune difficulté

pour le reconnaître, mais de là à parler d'une défaite, il y a un abîme. Si c'est une défaite que de repousser l'ennemi de 5 kilomètres, de lui mettre hors de combat 80 000 hommes, de lui prendre 10 000 fusils, 50 mitrailleuses et 20 canons, je veux bien être pendu. Est-ce une victoire ? Non, puisque nous n'avons pas obtenu le résultat cherché : la rupture du front. Voilà en résumé, la situation.

« Pourquoi n'a-t-on pas percé ? Parce que les pertes étaient trop grandes, et qu'on n'a pas voulu insister. Le tiers des troupes amenées à Arras n'a pas été engagé.

« Pourquoi les pertes sont-elles si grandes ? À cause de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies. Conclusion : il faut nous débarrasser de ces outils autant que possible avant de lancer nos hommes à l'attaque.

« Tout cela, vois-tu, on s'en doutait, mais personne ne croyait à une pareille efficacité. Reconnaissons-le, les Allemands, en matériel, sont plus forts que nous. Il s'agit de le devenir autant qu'eux, au moins sur le point où l'on veut attaquer, et nous pouvons y arriver. Ils ont une meilleure

artillerie lourde que nous, parce qu'elle est à tir rapide, mais leurs projectiles sont moins bons que les nôtres. Conclusion : augmentons le nombre de nos pièces qui se sont révélées excellentes à l'usage, pour suppléer à la lenteur de leur tir. Ils ont deux mitrailleuses par compagnie, nous en avons une demie ; quadruplons nos mitrailleuses. C'est une question d'argent : nous le pouvons ; de temps : c'est là le point faible.

« Quand j'écrivais à Eva : le 1^{er} août nous serons sur la Meuse, j'étais parfaitement convaincu parce que je croyais fermement qu'à Arras on passerait. On a échoué ; on y a perdu 60 000 hommes dont 15 000 tués environ, et on a eu raison de ne pas insister. Donc maintenant l'échéance est reculée, mais le but reste le même. Dans quelque temps, quelques semaines, quelques jours peut-être, sur un front donné, la tentative recommencera. Si on passe, on fera le bond. Si on ne passe pas, on recommencera un mois plus tard, et ainsi de suite. Quand réussira-t-on ? Nul ne le sait. Mais ce que l'on peut affirmer, c'est que l'Allemagne s'usera plus vite que nous au point de vue "hommes". Elle a 65 millions d'habitants, et elle doit faire face à nous et aux Russes. Les Autrichiens ont assez à faire avec les Italiens, les Serbes et une partie, assez faible d'ailleurs, des Russes. Donc le moment viendra où l'Allemagne n'aura plus rien dans ses dépôts. Il s'agit d'atteindre ce moment.

« Voilà où interviennent notre caractère et la nervosité de nos femmes. On ne croyait pas à une campagne d'hiver et on se croyait en droit de ne pas y croire. Or il va presque sûrement y en avoir une. Il faut s'y résoudre énergiquement et en envisager les conséquences, financières, économiques, morales même. Cela, c'est le rôle des gens intelligents à l'arrière. L'idée essentielle est celle-ci : pas de paix prématurée, tant que la France et la Belgique ne seront pas évacuées, tant que l'Alsace,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'ennemi ne parviendra pas à amener à temps ses réserves dans les deux secteurs et que l'une au moins de ces deux attaques a donc de sérieuses chances de réussir.

Ce calcul un peu simpliste va-t-il réussir ?

Giraud est plus volontariste que jamais malgré la casse qu'il en résultera, mais il avoue sa hâte de voir finir le massacre.

Pour de Gaulle aussi il faut se préparer à endurer de dures épreuves car « la guerre n'est pas à sa fin », mais, lui, il ajoute : « et il ne faut pas qu'elle le soit. Il faut qu'elle ne se termine que par la victoire absolue, définitive de nos armes ; la Paix ne saurait être dictée que par nous, et il faut durcir nos cœurs et concentrer nos énergies pour repousser les tentations multipliées qu'un ennemi avisé commence à nous offrir. Quant à cette victoire elle est moins que jamais douteuse ». (Lettre du 23 novembre 1915.)

Dans son flamboyant discours du 22 décembre 1914, Viviani a fixé vaguement quatre buts de guerre à la France : 1) accord avec les Alliés ; 2) rendre à la patrie « les provinces qui lui furent ravies par la force » ; 3) restaurer l'héroïque Belgique ; 4) « briser le militarisme prussien ».

Mais peut-on « abattre le militarisme prussien » ?

À ce stade de la guerre, en ce milieu d'année 1915, pour Giraud (on l'a vu dans sa lettre du 16 août), c'est une « utopie » que de le penser et tout cela finira par une négociation demandée par une Allemagne à bout de forces. Étant entendu une fois pour toutes que la première condition pour qu'il y ait pourparlers, c'est l'évacuation de toute la France et de la Belgique.

Si Henri Giraud se montre intransigeant sur le principe qui veut que l'on ne discute pas avec l'ennemi tant qu'il occupe le territoire national, les événements lui donneront à la fois tort (puisque'il y aura capitulation et non négociation) et raison

puisque le militarisme prussien ne sera qu'à demi vaincu et pas du tout le « militarisme à la prussienne »...

Évoquant le jour où Français, Anglais, Russes et Italiens, « munis des moyens formidables qu'ils accumulent, attaqueront tous ensemble et sur tous les fronts un ennemi lassé et épuisé », le capitaine de Gaulle, lui, dit sa « conviction absolue, inébranlable (que) cet ennemi détruit sera rejeté d'un bloc sur son territoire où nous le suivrons et de quel élan ! »

Jusqu'où ira cet élan ? Jusqu'à la destruction totale puisqu'il s'agit « d'une guerre d'extermination » ? Mais une chose est de détruire les armées ennemies lancées hors d'Allemagne ; une autre de détruire l'armée allemande sur le territoire du Reich, et le capitaine de Gaulle le sait mieux que tout autre, lui qui écrivait dès novembre 1914 que l'Allemagne « résistera sur son territoire avec la dernière énergie ». Un autre, enfin, de détruire le régime prussien.

Pour l'instant, la formulation reste ambiguë.

Il est vrai que le gouvernement français tarde à préciser une fois pour toutes ses buts de guerre...

Dans un article du 15 février 1915, Barrès a revendiqué la rive gauche du Rhin et dans un livre publié cette même année 1915, *Les Tronçons du serpent*, l'historien Louis Dimier préconise le démembrement de l'Allemagne.

Giraud et de Gaulle ont pleine confiance dans la victoire des armes mais leur analyse objective diverge sur les moyens : pour Giraud la victoire se traduira par une négociation, tandis que pour de Gaulle elle se traduira par la destruction de l'armée allemande voire de l'Allemagne...

En d'autres termes, le premier voit l'ennemi battu, le second le voit écrasé.

Le 5 septembre se tient le congrès socialiste international de Zimmerwald. La Russie est représentée par Lénine, Trotski, Radek (futur signataire du traité de Rapallo en 1922) et Rakowski, qui soutiennent la résolution générale d'une paix immédiate « sans annexion ni contribution ». Lénine proclame :

« Pour nous, sociaux-démocrates russes, il ne peut y avoir aucun doute : c'est la défaite de l'autocratie tsariste qui serait le moindre mal. »

Des propos qui commencent à avoir un certain écho dans la classe ouvrière russe...

Le 8 septembre, le tsar prend personnellement le commandement de ses armées avec le général Alexeïev comme chef d'État-Major.

Fin septembre la double offensive en Artois et en Champagne démarre. Joffre proclame :

« Votre élan sera irrésistible. Vous ne laisserez à l'ennemi ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire. »

Si en Artois, les gains de terrain ne correspondent pas aux sacrifices, en revanche, en Champagne, les Français emportent plusieurs positions ennemies et le bruit court qu'une brèche est ouverte et que la cavalerie va pouvoir s'engouffrer. Las ! ce n'est qu'une illusion : l'Allemand tient, et il tient bon. Et le Commandement, au lieu d'en tirer immédiatement les conclusions, laisse piétiner les troupes dans la boue et sous la pluie jusqu'à la fin d'octobre. Jamais ce long effort aussi vain que sanglant ne sera oublié.

Deux ans plus tard, au soir du 16 avril 1917, on entendra bon nombre de soldats et d'officiers dire :

« On n'a décidément rien appris... C'est comme en Champagne ! »

L'année 1915 nous coûte 350 000 morts, disparus, prisonniers et 800 000 blessés dont beaucoup resteront invalides

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

midi. Ma bellemère, très contente de nous avoir tous les quatre auprès d'elle, a été particulièrement charmante. » (Lettre du 15 décembre 1916.)

Obsèques à Saint-Sulpice, enterrement au cimetière de Vaugirard.

Selon sa femme, Henri « recommande toujours de la patience, encore de la patience à tous les civils, et il espère qu'à la fin de l'année ce terrible cauchemar sera terminé. Dieu veuille qu'il dise vrai ! »

Las ! Contrairement à ce que peuvent penser, avec bien d'autres, les capitaines Giraud et de Gaulle – lequel continue de « pousser de profonds soupirs à propos de l'expédition de Salonique » qui nous prive de 20 000 hommes et de trois millions d'obus sur le front occidental, mais se félicite toutefois que les Français aient permis de sauver l'armée serbe en la transportant à Corfou (lettres des 16 janvier et 14 février 1916) – on n'a jamais été plus loin de la paix...

Alors que Joffre médite une vaste offensive franco-anglaise sur la Somme aux alentours du 1^{er} juillet, le 21 février, à l'aube, un orage d'acier s'abat sur les deux rives de la Meuse. Les Allemands appellent ça un *Trommelfeuer*. Un feu roulant. Pendant plusieurs heures, des centaines de canons de 380, de 420 et même de 500, crachent la mort, écrasant tout, mètre par mètre, sur douze kilomètres de front.

La bataille de Verdun commence.

Et elle commence par une série de succès allemands. Coup sur coup, tombent : le bois d'Haumont, le bois des Caures, les Jumelles d'Ornes. Puis, le 25, c'est le tour de Douaumont, le « pilier angulaire de la défense » de la cité meusienne. Mais si les trois corps d'armée allemands lancés à l'attaque le 21 février ne sont pas arrivés le lendemain soir jusqu'au cœur de la place,

jusqu'à la ville elle-même, c'est qu'ils se sont heurtés à l'héroïsme des soldats du 30^e CA commandé par le général Chrétien. Du fort de Souville, ce dernier a dirigé, soutenu, inspiré cette résistance opiniâtre d'un corps d'armée qu'on tenait au GQG en médiocre estime.

« Quatre jours, sans prendre une heure de sommeil, écrit Louis Madelin alors en ligne, le commandant du 30^e CA donna de sa voix calme les ordres qui obviaient à une situation désespérée ; toutes les heures, il fallait aveugler un trou, reprendre une maille rompue et, de temps à autre, prendre une décision grave, ordonner le repli nécessaire, mais dans la mesure où il n'entraînait aucun lâchage⁴⁵. »

Aussi, du côté français, est-ce l'effroi mais pas la panique. Joffre envoie sur place Castelnau, qui confie à Pétain la direction générale de la défense. Pour le chef de la 2^e armée, qui prend le commandement des opérations, le 26 à 0 heures, elles se résument à un mot : résister.

« Ils ne passeront pas ! »

Dès son arrivée à Souilly, impressionnant de calme, Pétain organise une ligne de défense devant la place de Verdun, du fort de Belleville au fort de Moulainville. En précisant que toute parcelle de terrain perdue sera l'objet d'une contre-attaque immédiate. À midi, l'ordre n° 1 remet le front en ordre en fixant à chacun ses responsabilités et en réglant le jeu des appuis réciproques que doivent se donner, en artillerie notamment, les corps d'armée dans la bataille. Mais aussi et surtout, le nouveau chef fixe les moyens à mettre en œuvre pour assurer le rendement maximal de la seule voie de communication avec la zone des étapes, celle qui deviendra « la Voie sacrée », le poumon de Verdun.

C'est le commandant Joseph Doumenc, polytechnicien et

camarade de l'ESG de Giraud, qui en assure la direction. Il y fera merveille.

En visite à Stenay, le 29, Falkenhayn décide d'étendre le front de la bataille.

Le 2 mars, blessé d'un coup de baïonnette près du village de Douaumont, le capitaine de Gaulle est fait prisonnier. Giraud avait été « présumé tué », de Gaulle, lui, est « porté disparu », mais cela revient au même : il est donné pour mort comme le montre sa citation à l'ordre de la Division, transformée par Pétain lui-même en citation à l'ordre de l'Armée.

« Mon fils est mort en faisant son devoir », dit d'ailleurs son père après une visite au colonel Boud'Hors, patron du 33^e RI.

Commencent alors pour le futur président de la Ve République trente-deux longs mois de détention effectuée pour partie au fort IX d'Ingolstadt en Bavière, au cours desquels il va faire la connaissance notamment du commandant Georges Catroux et nouer avec lui des relations profondes et durables.

Ce même 2 mars, Henri Giraud écrit du QG à son frère Georges une lettre (encore crêpée de noir en raison du deuil de leur père) :

« (...) Le Boche s'agite beaucoup, frénétiquement même. Il veut Verdun. Nous ne voulons pas le lui donner ou le lui laisser prendre. Et alors ce sont des transports de troupes, de matériel, de munitions, à ordonner, à régler. Un véritable puzzle. Je voudrais voir à notre place des officiers qui ne soient pas rompus à ce genre de sport, ils feraient les pires gaffes et naturellement les exécutants, la troupe, en souffriraient.

« Ici, pas de bataille. Chez toi des combats localisés. À Verdun la grande offensive. L'ennemi a eu un gros succès, c'est certain. Il nous a fait 15 000 prisonniers, pris 50 canons, mais ce n'est pas la victoire claironnée et proclamée d'avance. Tant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous avons trouvés à Douaumont ou à Combles pour nous en rendre compte.

« Je reprends tes objections. Elles sont surtout relatives aux services et aux faiblesses du commandement. Pour les services, il faut bien concevoir les difficultés existantes. Tu accuses les militaires, mais sais-tu que de plus en plus, l'intendance, la santé, les routes, les eaux passent entre les mains des spécialistes, ou jugés tels, aussi peu militaires que toi, aussi critiques que toi, et qui, face à face avec les difficultés, ne s'en tirent pas mieux que les militaires de carrière. J'avais ici près de moi un ingénieur des Ponts et Chaussées, directeur de la plus grande compagnie de tramways de France, qui était chargé des routes. Il m'a avoué certaines fois y perdre son latin. Chez moi, le directeur du service des eaux est B.V., ingénieur universellement connu, qui avait réussi au Mexique des tours de force incroyables. Tu m'as dit toi-même combien ce service clochait. Et ainsi de suite. Je pourrais te citer une masse de cas pareils. Nous portons, vois-tu, la peine initiale de notre incroyance (sic) à la guerre, de notre non-préparation et de notre régime politique.

« La grosse crise actuelle n'est pas celle des munitions. C'est celle de la main-d'œuvre et des transports. Pour la main-d'œuvre, j'aurais voulu voir venir dans la zone des armées les 3/4 ou les 8/10 des prisonniers que nous avons. Leur rendement serait doublé. Et je renverrais dans les campagnes une classe de RAT, en les obligeant au travail des champs : mobilisation civile comme en Bochie. Pour les transports, je supprimerais un, deux ou trois trains de voyageurs pendant le temps nécessaire sur les grandes lignes pour dégager les voies des marchandises en souffrance. Le public se priverait de voyager pendant cette période. Les gens absolument pressés auraient toujours les trains indispensables pour faire leurs affaires.

« Évidemment, ça ferait hurler, mais il faut tout de même penser que nous jouons une partie terrible et qu'en face d'un adversaire aussi tenace et aussi fort que le nôtre, il faut se battre avec ses propres armes, soit la discipline et la méthode, sans oublier le culot.

« Examine froidement la situation. Sur le front occidental, équilibre, plutôt à notre avantage, car en somme ni Verdun ni la Somme n'ont été des victoires pour l'ennemi. La situation relative du matériel en présence se modifie chaque jour en notre faveur du fait de nos fabrications et des fabrications anglaises.

« Sur le front oriental, en Russie, équilibre, avec une grosse supériorité en personnel et une aussi grosse infériorité en matériel chez nos alliés. Je crains qu'aucune décision ne soit possible là.

« En Roumanie, gros effort boche. La 1^{re} manche a été gagnée par les Roumains, la 2^e par l'ennemi. À qui la belle ? Évidemment, la situation n'est pas brillante, mais elle n'est nullement désespérée. Il s'agit de savoir les réserves que l'E.M. roumain s'est ménagées. Je vois un beau coup à faire sur les premières troupes de Mackensen ayant passé le Danube. Attendons quinze jours. Actuellement, on ne peut rien dire.

« En Macédoine, le succès de Monastir a été sérieux. Il s'agit de le compléter. Ce n'est pas une question d'effectifs, c'est une question de terrain et de routes. Figure-toi cette armée, ou plutôt ces armées, française, serbe et italienne, ayant pour leur ravitaillement et leur évacuation un chemin de fer à voie étroite et des sentiers muletiers. Vois là-dessus des canons lourds, des tracteurs, des autos sanitaires, en hiver, au milieu de la neige et de la boue. Heureusement, c'est la même chose pour les Boches, mais on comprend que ça n'aille pas vite. Malgré mes sentiments intimes vis-à-vis de S... (Sarrail), je ne peux pas

le charger à fond. J'espère que la Macédoine serbe s'agrandira encore pas mal d'ici le 1^{er} janvier, mais je ne crois pas à une décision avant le printemps prochain. C'est à partir de mars ou d'avril qu'on verra clair vraiment sur tous les fronts. Les Boches ont fait un grand effort. Nous aussi. Il s'agit que le nôtre soit plus grand que le leur. Nous le pouvons. C'est affaire de volonté.

« Quant aux faiblesses du commandement que tu me signales, elles sont inhérentes à la nature humaine. Personnellement, sachant que je ne puis empêcher certains abus, je les réglerais, au point de vue ravitaillement, transport, cantonnement. Par exemple, une fois les courses en auto délimitées, il n'y aurait plus de ces déplacements autorisés comme j'en vois constamment, fourgons faisant 50 kilomètres, attelages sur les routes pendant 18 heures, etc. Avec le développement des coopératives, on arrive à se nourrir à bon compte et sans aller au diable. À notre QG nous allons nous ravitailler à l'avant. Tu vois que nous trouvons encore notre pitance. Allons ne sois pas trop pessimiste. Pense que chacun doit payer de sa personne. Si nous voulons, nous serons vainqueurs. Il faut vouloir. Ma meute va bien... »

Le succès de Monastir – dû pour une bonne part à l'allant de l'armée serbe forte de 94 000 hommes et commandée par le prince héritier Alexandre – n'est malheureusement pas « complété », car la reprise de l'attaque en Macédoine, le 27, échoue devant les positions bulgares. Ce qui ne contribue pas, aux yeux de Giraud – et même s'il lui reconnaît des circonstances atténuantes – à rehausser le prestige de Sarrail, ancien officier d'ordonnance du général André. Sarrail a en outre la réputation – justifiée – de disposer de gros appuis parlementaires de gauche à qui il doit d'ailleurs son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beaucoup, mais pas toujours en sagesse. Riquet ⁵² a besoin d'être sévèrement tenu, c'est une nature exubérante, et assez désobéissante. Il est un peu moins paresseux pour les études qui ne vont pas mal. Renée reste sérieuse et travailleuse, mais son caractère n'est pas toujours aimable. Plus les enfants grandissent, plus les défauts se dessinent, et plus la tâche des éducateurs est difficile. André reste très affectueux et violent avec énormément de volonté. » (Lettre du 15 mars 1917.)

La bonne nouvelle, le 2 avril, de la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne crée un climat d'optimisme propre à faire croire que l'offensive apportera enfin, avec la rupture du front allemand, la décision. Et la fin de la guerre.

En ces jours où chacun sent qu'il se passe des choses propres à changer le cours des événements, les prisonniers français vivent mal leur incarcération. Depuis sa vaine tentative d'évasion, le 29 octobre précédent, le moral du capitaine de Gaulle traverse une période difficile. Après avoir refusé de se faire photographier comme sa mère le lui demande – « Dans ma lamentable situation actuelle, je m'y refuse absolument » (lettre du 18 mars 1917) –, il en vient à se passer par profits et pertes : « Mon sort ne présente aucun intérêt puisque je ne suis bon à rien » (lettre du 21 mars 1917), et confie après avoir passé la deuxième fête de Pâques de sa captivité : « Je ne peux vous dissimuler que j'en éprouve une immense et inexprimable tristesse ». (Lettre du 8 mai 1917.) Son seul réconfort est « l'excellente camaraderie » qui règne entre prisonniers, et la bibliothèque « assez bien fournie ». Les notes qu'il tire de ses lectures sont intéressantes pour ce qu'elles nous révèlent des préoccupations d'un esprit brillant, mais dont la culture est essentiellement historique. À 26 ans, il découvre ainsi *Le Rouge et le Noir* et *L'Éducation sentimentale*. Détail : il trouve le

caractère de Julien Sorel « vraiment compliqué et trop machiavélique pour son âge... » Mais on retient surtout que sa lecture se focalise sur les aperçus politiques que révèlent les œuvres de Stendhal et de Flaubert. Par la place qu'il lui accorde dans ses notes, sa préférence va nettement au livre du général Friedrich von Bernhardi, *L'Allemagne et la prochaine Guerre*, qu'il dépiaute chapitre par chapitre et qui constitue, on le pressent, le déclic de ses deux futurs ouvrages : *La Discorde chez l'ennemi* et du *Fil de l'épée*. Le capitaine de Gaulle ne peut plus faire la guerre, alors il la pense. Ce qui est encore un moyen de la faire⁵³.

Pour ne pas désespérer tout à fait, on sent qu'il se donne quelques viatiques sous forme de citations bien frappées : « Ne donnons jamais démission de nous-mêmes » (Rivarol), ou encore : « Il faut qu'il y ait un soleil » (François de Curel), etc.

Le 9 avril, une attaque britannique en Artois ne prend en huit jours que 3 kilomètres à l'ennemi. Mauvais présage, mais Nivelles ne s'émeut pas. Et le 16 avril, le jour même où Lénine venant de Suisse débarque à Petrograd, à 6 heures du matin, après deux jours d'une massive préparation d'artillerie, la grande offensive sur l'Aisne démarre. Avec son bataillon de tirailleurs marocains, le capitaine Juin progresse suivant l'horaire fixé en dépit des obstacles et des tirs de mitrailleuses qui les prennent de flanc et fauchent leurs rangs. Ils atteignent leur objectif : le rebord nord du plateau du Chemin des Dames. Mais ailleurs l'offensive n'a pas débouché... Et après douze heures de combats acharnés pour enlever des positions fortifiées à l'extrême, le soir tombe sur « l'impression sinistre d'un massacre » comme l'écrit Painlevé. Il y a des gains, certes, mais ils sont absolument sans commune mesure avec les pertes. Pourtant, Nivelles s'entête. On se répète le mot de Lanrezac :

« Attaquons, attaquons, attaquons... comme la lune ! »

L'armée française se heurte au redoutable rempart que constitue le Chemin des Dames. Et son moral s'y brise.

L'écrivain à succès Henry Bordeaux, qui sert comme capitaine au service des informations militaires au GQG, écrit dans son rapport qu'à partir du 21 ou 22 avril, des convois ramenant au cantonnement, dans la région de Montmirail, des unités des 1^{er} et 2^e corps coloniaux, ont traversé la zone de Château-Thierry et d'Épernay, en criant : « Vive la paix ! On nous a fait assassiner ! » Un type de cri que l'on entend de plus en plus à l'autre bout de l'Europe malgré les efforts de Kerenski pour maintenir coûte que coûte la Russie dans la guerre.

« Je ne sais rien de particulier puisque les chères lignes d'Henri sont courtes, lues par la censure, et arrivent au bout de 6, 8 ou même 10 jours, écrit Céline à Louise Barker. L'offensive, certainement, n'a pas donné le grand résultat qu'on attendait, cela a été pourtant un succès. Les combats ont été très durs et, grâce à Dieu, Henri va très bien. Vous dire qu'il a été très exposé, vous vous en doutez ! Lui-même m'écrit qu'il se demande comment il est encore sain et sauf... Un jour, entre autres, alors qu'il reconnaissait notre première nouvelle ligne, une mitrailleuse boche l'a aperçu, et à cent mètres, lui a envoyé au moins 500 balles sans l'atteindre... Continuez à prier avec nous, bonne petite amie, pour que la protection divine ne l'abandonne jamais ! » (Lettre du 5 mai 1917.)

Mais qui ne risque sa vie dans ce jeu quotidien de la mort et du hasard !

Le 5 mai 1917, le 93^e RI prend part à l'affaire du tunnel de Cerny. Le capitaine de Lattre y joue un rôle essentiel à la tête du 3^e bataillon, faisant 800 prisonniers. Mais il est hospitalisé une nouvelle fois pour cause d'épuisement, de toux et de fièvre, et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autos, est transporté dans la région de Vierzy-Chaudun, au sud de Soissons, où il ne demeure que quelques jours. Après une manœuvre exécutée à Acy en présence des attachés des puissances neutres, il est mis en réserve le 30 août dans les carrières des Grands Riez, en arrière d'Aizy et de Jouy. Là, du 31 août au 7 septembre, il est employé à établir et à approfondir les boyaux d'adduction reliant les carrières transformées en place d'armes avec abris à l'épreuve, aux tranchées de première ligne.

Giraud va avoir beaucoup plus d'un mois pour préparer sa troupe. Mais il est vrai que l'objectif que le commandement lui fixera alors sera de taille...

En effet, après la prise de la cote 304, le GQG envisage de revenir à la région fatidique du Chemin des Dames. Une victoire – même petite – sur les lieux mêmes où celle-ci leur a échappé en avril dernier, serait pour les combattants un grand réconfort.

Le Chemin des Dames doit son nom aux filles de Louis XV qui empruntaient l'ancienne voie de Soissons pour se rendre en pèlerinage à Liesse. De Jules César à la seconde guerre mondiale, on s'est toujours battu sur ce plateau et, en septembre 1914, lorsque les soldats du 4^e dragons prennent position, ils trouvent à une croisée de routes des gerbes de fleurs que l'on y a déposées pour le 100^e anniversaire de la victoire de Craonne remportée en février 1814 par Napoléon. Après cette bataille, dit la chronique, les habitants qui avaient été « fouettés et chauffés par les cosaques » sortirent des galeries souterraines où ils s'étaient réfugiés pour châtier les trainards de l'armée en déroute. Car, des galeries souterraines, des grottes, il en court sous toute la longueur du plateau. Elles tissent un immense réseau jusqu'à plus de 20 mètres de profondeur. Les compagnons carriers et tailleurs de pierre y ont descellé « à

l'aiguille » les blocs sans fossile qui ont servi à la construction des cathédrales de Laon, de Soissons et de Reims.

En 1914, repoussés à l'est après la bataille de la Marne, les Allemands s'installent au Chemin des Dames. Ils occupent les carrières, les relient entre elles par des tunnels, mettent en place un réseau ferré souterrain et un réseau électrique, le téléphone. Ils creusent des puits, assurant les ressources en eau, et défendent les accès. Chambrées, réfectoires, hôpitaux et chapelles transforment les « creutes » en une ville souterraine peuplée de milliers de soldats. Il est vrai que dès leur arrivée sur le site, les Allemands étaient en pays de connaissance... Bien avant le début du conflit, un certain M. Kluck, « entrepreneur » au fort accent germanique, avait parcouru la région et fait l'acquisition de souterrains dans le Soissonnais en vue d'une exploitation industrielle. La guerre venue, le général allemand Alexander von Kluck – c'était lui, l'entrepreneur – a mis son armée en position sur le terrain qu'il connaît bien et rend rapidement le plateau imprenable⁵⁸.

Jusque-là, les assauts des Français ont échoué contre cette citadelle invisible et quasi-indestructible que les bombardements les plus démentiels ébranlent à peine. « Le chemin des Dames jouit d'une mauvaise réputation », a coutume de dire Pétain dont l'idée est, précisément, d'effacer cette mauvaise réputation en effaçant le souvenir de tant de maux. La bataille qu'il envisage sera le prototype de l'attaque à objectif limité (repousser le front allemand sur 12 kilomètres), minutieusement préparée avec de très gros moyens d'artillerie (2 000 pièces et 120 000 obus transportés par 400 trains de 30 wagons) et appuyée par trois groupes de chars Schneider et deux groupes de chars Saint-Chamond. Et c'est le 4^e Zouaves qui est choisi pour porter le fer et plus particulièrement le bataillon du commandant Giraud, qui

se souvient...

« D'abord, une courte période d'instruction, puis un secteur du Chemin des Dames d'où nous partons à pied au camp d'instruction installé près de Bapaume dans la zone dévastée par l'ennemi lors de son repli voulu. Travail intense et fructueux pendant quinze jours, et nous revenons au Chemin des Dames dans le secteur particulièrement délicat du Panthéon. On chuchote qu'il faut bien le connaître, que nous aurons peut-être à l'utiliser prochainement pour autre chose.

« Au début d'octobre, nous sommes relevés pour venir au repos dans la région de Fère-en-Tardenois, et là, j'apprends quel sera mon rôle dans la grande offensive qui se prépare. Mon bataillon aura l'honneur d'ouvrir la porte à toute la 1^{re} brigade de la 38^e DI en enlevant le fort de la Malmaison et en s'y maintenant tandis que les suivants auront à exploiter le succès initial.

« Mes subordonnés sont mis au courant. L'entraînement commence. Tous mes cadres apprennent leur rôle à fond. Nous allons danser un ballet, où chacun aura répété minutieusement son rôle avec la mort pour chef d'orchestre.

« Si notre représentation a été magnifiquement réussie malgré onze officiers tués ou blessés sur seize et 210 hommes de troupe manquant à l'appel le soir du 24 octobre, c'est que chacun avait su remplacer son voisin au pied levé et assurer le succès final⁵⁹. »

Construit vers 1875, le fort de la Malmaison occupe le centre d'un plateau en forme de triangle dont la base est formée par le Chemin des Dames et les ravins au nord de Jouy et dont le sommet est marqué par la réunion du ravin de Chavignon avec la vallée de l'Ailette. De modèle démodé, de forme rectangulaire, le fort n'a en lui-même que peu de valeur ; il a du reste été en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur le fort de Malmaison, l'a préparée dans ses moindres détails et exécutée comme il l'avait conçue, entraînant ses zouaves à l'assaut avec un brio incomparable, infligeant un sanglant échec à la garde impériale allemande. »

Mais le Haut-Commandement ne veut manifestement pas laisser le héros tranquille.

« Je savourais l'encens des félicitations quand, brusquement, se souvient celui-ci, un bref télégramme m'apprenait que je quittais mon bataillon et étais nommé chef d'E.M. de la division marocaine. Ce fut, je l'avoue, un coup dur, et j'envoyai au diable le général Daugan, mon ancien commandant, qui me faisait venir auprès de lui. Mais j'eus beau protester, il n'y avait rien à faire...⁶³. »

C'est que la situation se tend.

Le 24 octobre, l'Entente a enregistré l'un de ses plus grands désastres avec la défaite italienne de Caporetto, et, depuis le 6 novembre, Lénine (dont la garde personnelle est composée de Lettons et de Polonais) règne sur la Russie avec Trotski aux Affaires étrangères et Staline au ministère des Nationalités. Les Alliés sont inquiets : Quelle sera l'attitude de Lénine dont on commence à savoir qu'il doit beaucoup à Ludendorff (de l'argent, son transport et celui de plus de 300 révolutionnaires à travers l'Allemagne, le financement de la *Pravda*) devant le programme de paix allemand ?

En cette fin d'année 1917, malgré l'échec de la guerre sousmarine, l'Allemagne ne lutte pas encore pour son existence, mais toujours pour l'expansion de sa puissance estimée indispensable. Une victoire « totale » à l'est, c'est la victoire assurée à l'ouest et la percée enfin réussie vers l'hégémonie européenne et peut-être mondiale...

Le 16 novembre, Clemenceau accède enfin au pouvoir grâce

à l'intervention de Pétain auprès de Poincaré. Et le 20, alors qu'aux ordres du brigadier Elles, le Royal Tank Corps attaque à Cambrai – c'est le premier engagement massif des chars (9 bataillons, soit 378 « Mark IV ») dans l'histoire militaire – le Tigre résume son programme en un seul mot : la victoire.

« Plus de campagnes pacifistes ! Plus de menées allemandes ! Ni trahison, ni demi-trahison ! La guerre, rien que la guerre. Nos armées ne seront pas prises entre deux feux. La justice passe ! Le pays connaîtra qu'il est défendu ! »

Le Tigre refuse de définir ses buts de guerre autrement que par cette formule :

« Quand vous me demandez mes buts de guerre, je réponds : mon but, c'est d'être vainqueur ! »

Et encore :

« Ma politique étrangère et ma politique intérieure, c'est tout un. Politique intérieure, je fais la guerre ; politique extérieure, je fais toujours la guerre. »

Un langage propre à plaire aux « jusqu'au-boutistes » en général et à Henri Giraud en particulier qui suit avec intérêt le rétablissement italien le long du Piave et sur le Grappa devenu « montagne sacrée » de l'Italie. Il faut croire que le désastre de Caporetto (où le capitaine Erwin Rommel s'est distingué à la tête du bataillon wurtembergeois de Montagne) a fait l'effet d'un coup de fouet sur nos voisins !

Début décembre, le commandant Giraud quitte donc le régiment avec lequel il s'est illustré pour rejoindre en Lorraine la division marocaine, qui tient le secteur de la Woëvre.

« Vous connaissez Henri et son amour pour ses hommes qui le lui rendent bien du reste, aussi vous vous doutez de la peine profonde qu'il y a eu de part et d'autre au moment du départ ! écrit Céline à Louise Barker. Henri en était tout ému, quand il

m'a fait la surprise de passer douze heures auprès de nous le 5 décembre, avant d'aller occuper son nouveau poste auprès d'un ami, plutôt que d'un chef. » (Lettre du 24 décembre 1917.)

La division marocaine a, dans toute l'armée, un renom prestigieux ; elle est une des seules à avoir conservé ses deux brigades, soit quatre régiments, alors que les autres divisions ont été réduites à trois. Et quels régiments !

D'abord la Légion étrangère, réservoir de tous les volontaires étrangers accourus, en 1914, au secours de la France. Ce corps exceptionnel où se côtoient les plus nobles individualités comme les misères les plus grandes, unique par sa composition, sa valeur générale, son fanatisme et son fatalisme, est commandé par le légendaire colonel Rollet, accompagné au feu par un aumônier non moins célèbre, l'abbé Gas, et mené par une élite d'officiers en perpétuel renouvellement pour cause de mort rapide. La légion étrangère mérite pleinement sa double fourragère.

Ensuite le 8^e Zouaves (le seul régiment entièrement français de la division), le 4^e tirailleurs tunisiens et le 7^e tirailleurs algériens. Ces trois corps de troupe termineront la guerre, le premier avec la double fourragère, les deux autres avec la fourragère rouge. L'artillerie et les autres armes (génie, pionniers, services) de la division sont à la hauteur de l'infanterie.

Giraud a pour le général Daugan, le patron de la division marocaine, la plus grande admiration, et celui-ci la mérite : réputé pour son intelligence et d'une énergie rare, Daugan a l'expérience des tirailleurs (il a commandé le 4^e Tirailleurs tunisiens) et le prestige « marocain » (il a participé aux temps héroïques de la conquête). Il a quitté les fonctions de chef d'E.M. à la 6^e armée pour succéder au général Degoutte.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans savoir exactement où elle se produirait.

« C'est le 21 mars qu'elle se déclencha sur l'armée britannique. L'armée von Hutier enfonça l'armée Gough et toutes les réserves françaises et anglaises durent venir barrer la route de Paris. Crise tragique où manqua sombrer la fortune de la coalition, mais qui permit heureusement au maréchal Foch d'assumer le commandement unique et de faire sentir la volonté et le cerveau d'un chef¹. »

Cette volonté et ce cerveau, le commandant Giraud les connaît et les admire depuis longtemps, bien avant même l'École de guerre dont Foch était le directeur quand il y était lui-même stagiaire et où, d'ailleurs, le nouveau généralissime avait été professeur de 1895 à 1905 avant d'être révoqué pour cléricalisme. Et dans son panthéon personnel, celui que l'on appelle le « général Vorwärts » (le « général en avant ») figure aux côtés de Franchet d'Espèrey et de Lyautey. Ses cours ont été rassemblés sous deux titres : *Des principes de la guerre* et *De la conduite de la guerre*, que tous les brevetés connaissent par cœur. En matière d'instruction, sa philosophie peut se résumer dans le principe suivant :

« La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas ; simplement, on fait ce que l'on peut pour appliquer ce qu'on sait. Dès lors, pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien. »

Et comment savoir beaucoup et bien ? On en a une petite idée grâce à cette remarque très prosaïque d'un officier supérieur d'état-major : « Ce qu'il faut de temps, de papier et d'encre pour qu'une idée juste s'impose est incalculable. »

Foch, dont le génie excelle dans l'offensive, dispose, en outre, en ce moment capital, d'une armée au meilleur de sa forme et de sa puissance grâce à l'administration pratiquée par

Pétain.

La division marocaine est d'abord transportée vers la région de Beauvais, puis elle gagne par étapes la région au nord de Montdidier pendant que la bataille fait rage sur l'Ancre où s'accroche l'armée Debeney.

Nommé au commandement suprême, le 26 mars, Foch ne donne qu'une seule et même consigne à tous : « tenir sur place et garder Amiens ». Amiens, trait d'union entre les armées française et britannique. Tous, aussi bien Pétain que Haig, Clemenceau que Lloyd George, le secondent sans restriction dans cette tâche vitale. Menaçant Amiens mais aussi Paris, dont ses troupes ne sont plus qu'à 65 kilomètres (et à qui il inflige le bombardement des avions Gothas et de la « Grosse Bertha »), Ludendorff commet l'erreur fatale de vouloir courir deux lièvres à la fois au lieu de concentrer toutes ses forces sur un seul axe. Et, bientôt, les Alliés parviennent à combler le fossé qui les séparait. Consolidant son front entre Oise et Somme par un renfort de trente divisions françaises, Foch poursuit la constitution de réserves générales tant en arrière de Beauvais, où se rassemble la 5^e armée (Micheler), qu'à Pont-Sainte-Maxence, où se forme une 10^e armée (Maistre). Il laisse à Haig toutes ses forces afin de lui permettre de se réorganiser et, le 1^{er} avril, il déclare que tout danger immédiat est écarté. Ce que confirme, le 5 avril, la décision de Ludendorff de suspendre son offensive en Picardie.

Ainsi se termine la première bataille « en rase campagne » que le front français a connu depuis novembre 1914.

Ce ne sera pas la dernière...

Le 9 avril, la Direction de guerre allemande lance, comme prévu, la deuxième attaque, celle-là dans les Flandres. Elle a

pour objectifs essentiels les ports de Calais et de Dunkerque. Le soir du même jour, les troupes allemandes ont passé la Lys par endroits. Le 10, leur action s'élargit vers le nord et, le 11, elles s'emparent d'Armentières et de Merville. Hazebrouck est menacé. Haig appelle au secours, mais Foch ne veut « jouer » ses réserves (les 10^e et 5^e armées françaises) qu'à bon escient. Du 12 au 15 avril, les Britanniques doivent donc contenir seuls l'attaque allemande qui progresse inexorablement vers le mont Kemmel.

Au même moment, en Picardie, von Hutier renouvelle avec huit divisions son attaque à la jonction de l'armée britannique (Rawlison) et de l'armée française (Debeney). L'heure est grave, mais cela ne transparait guère dans cette lettre datée de Pâques qu'Henri adresse à sa fille aînée âgée de huit ans et demi :

« Ma chère petite Renée, c'est à toi que j'écris aujourd'hui pour que tu aies du papier de la Marocaine avant mon départ pour la grande bataille. Je pars en auto tout à l'heure avec le général. Nous verrons madame D. (Daugan) ce soir, et nous arriverons demain à destination. Il pleut à verse. Ce n'est pas amusant pour nous, mais c'est terrible pour les Boches qui voudraient passer avant notre arrivée. Je me demande comment ils pourront faire avancer leur grosse artillerie. Elle doit s'embourber.

« Inutile de te dire que nous avons confiance. La D.M. va montrer ce qu'elle sait faire. S'il y a là-bas beaucoup de divisions comme la nôtre, l'ennemi peut s'attendre à passer un mauvais quart d'heure. Il a déjà subi de grosses pertes. Il sera affaibli encore quand nous le contre-attaquerons, et alors ce peut être la grande victoire, avec des milliers de prisonniers et des centaines de canons pris aux Boches. Ce peut être aussi la fin de la guerre, beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait. Ce ne serait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tirailleurs la prolonge à gauche. Toute la division est déployée sur un front de 14 kilomètres environ. L'ennemi est partout bloqué.

« Dès les premières heures de la matinée, le colonel Malignac a envoyé un agent de liaison à ses groupes pour hâter leur marche. Ils feront 80 kilomètres d'affilée et seront en batterie la nuit suivante. En même temps, il fait chercher partout les dépôts de munitions qui abondent en effet, mais qu'il s'agissait de dénicher. On les trouve. Tous les moyens de transport sont utilisés. Les piles d'obus s'entassent à côté des futurs emplacements. On les aura heureusement le lendemain.

« Le 28 au soir, nous sommes à peu près assis sur le terrain, mais nous sentons que la partie va être dure.

« À l'aube du 29, la bataille recommence. Très vite, elle atteint le plus haut diapason. Partout nous tenons avec des pertes sérieuses, mais sans céder nulle part. Vers midi, cependant, les comptes rendus se font plus pessimistes, les demandes de renforts, de munitions, se multiplient. À 14 heures, le général n'a plus comme ultime réserve que deux petits escadrons de chasseurs d'Afrique à pied, et le colonel Bouchy comme le général Schuler font savoir qu'il va falloir céder. Le général Daugan se cramponne et c'est lui qui a raison. À 14 heures (?), l'ennemi cesse ses attaques. Quatre divisions sont venues se briser sur la résistance héroïque de la D.M. Dès lors, la lutte n'est plus qu'une série de brefs duels d'artillerie suivis de longs entractes. Nos batteries ont atteint la consommation formidable de 1 200 coups par pièce. Aucune n'a sauté. La compagnie de mitrailleurs Weber, de la Légion, a tiré 100 000 cartouches. Tous nos tubes sont ovalisés. Le lendemain, il faut changer 80 tubes dans la division, ce qui renversera toutes les prévisions du 4^e bureau de l'armée. Mais l'ennemi n'a pas

derrière lui, les inépuisables dépôts de la forêt de Villers-Cotterets et il est incapable de continuer à une pareille cadence.

« Le 29 au soir, arrive à Dommiers le général Lacapelle, commandant le 1^{er} CA qui prend le secteur sous ses ordres. Après nous avoir félicités de notre résistance, il nous annonce notre relève par la 55^e DI. Nous viendrons en réserve à la lisière nord de la forêt. Il ne nous cache pas qu'il nous rappellera s'il a besoin de nous.

« La relève s'opère sans trop de difficulté dans la nuit du 29 au 30. Elle n'est terminée que le 30 à midi. Nous quittons Dommiers les derniers sous les rafales de mitrailleuses des avions volant bas. Rien de très agréable, mais enfantillage à côté de 1940... Nous devons d'ailleurs abandonner notre matériel de bureau. Il est 1914–1918 : LA GRANDE GUERRE DU GÉNÉRAL GIRAUD impossible de songer à aventurer en plein jour une voiture sur ces routes impitoyablement bombardées. Nous la retrouverons deux mois plus tard quand nous repasserons à l'offensive.

« Pour l'instant, nous allons dormir, nous laver, nous compter, nous ravitailler en armes et en munitions. C'est l'occupation du 31 mai. Chacun sent qu'il faut faire vite, car la bataille ne cesse pas tout près de nous. Au contraire, elle se rapproche⁴. »

Ça bouge aussi du côté de l'armée d'Orient, qui passe à l'offensive à l'ouest du Vardar et a enlevé, le 30 mai, la position bulgare de Skra-di-Legen.

Le bruit de la bataille parvient-il jusqu'à Wülzburg, la nouvelle prison du capitaine de Gaulle ? Ce même 31 mai, il sait en tout cas que, dans le drame général, « un acte nouveau se déroule » et se dit prêt maintenant à accepter un échange dans le

cadre de l'accord du 26 avril, prévoyant que les prisonniers échangés devront rester en Suisse pour ne pas reprendre le combat, car il se refuse à croire « qu'on laisse ensuite se démoraliser en Suisse dans l'inaction et les tentations de toutes sortes des officiers français et ennemis en bonne santé et échangés tête à tête alors que le sort de leur patrie se jouera à côté d'eux. Nécessairement un jour viendra où des dispositions plus logiques au point de vue militaire viendront à s'imposer ». Et il conclut même : « (...) Il y a maintenant une lueur d'espérance dans la nuit qui m'enveloppe. La guerre se prolongeant plusieurs années encore, je reprends l'espoir d'y participer encore. » (Lettre du 31 mai 1918.)

Pour l'heure en tout cas, à en croire Giraud, la D.M. ne chôme pas :

« Le 1^{er} juin, nous rentrons en ligne. Le général Daugan reçoit le commandement de toutes les troupes qui tiennent le saillant de Vertes-Feuilles et les abords nord de la forêt, Saint-Pierre-Aigle, Viviers, etc. L'ennemi presse de plus en plus le 1^{er} CA. Il cherche manifestement à prendre pied dans la forêt qu'il nous importe au plus haut point de conserver. Le 2, je pars de bon matin pour voir Vertes-Feuilles qui m'inquiète. C'est Caron qui me conduit dans sa petite voiture avec laquelle nous pouvons nous risquer partout. Arrivés à Vertes-Feuilles, nous cherchons le régiment de la DI qui doit être en ligne. Non sans peine, je trouve le P.C. du colonel, puis celui d'un chef de bataillon. Nous allons ensemble à la lisière. L'occupation me paraît faible, mal organisée, et surtout d'un moral très atteint. Je demande où est l'ennemi, personne ne peut me renseigner. A-t-on fait des patrouilles la nuit dernière ? Silence. Pourquoi n'y a-t-il aucune tranchée sérieuse, aucun abri ? Silence. L'impression est pénible, sinon tragique.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pénibles que j'ai vécues au cours de cette guerre⁸. »

Faut-il que ces combats aient été durs en effet, pour qu'Henri s'en souvienne avec cette acuité, après bien d'autres combats, vingt-deux ans après ! Une dureté que confirment à l'époque ces quelques mots à Céline écrits à la hâte le 4 septembre :

« Mon aimée, Nous continuons notre progression pied à pied. L'ennemi résiste avec acharnement et amène constamment de nouvelles divisions devant nous. C'est la cinquième que nous identifions depuis notre entrée en ligne. Ce coin entre Ailette et Aisne est certainement un des plus durs de tout le front en ce moment. Nos hommes se battent comme d'habitude, mais nous commençons à avoir des pertes. Beaucoup de gaz. »

Giraud continue :

« Notre P.C. installé dans une creute fut soumis au tir d'obus asphyxiants la plus grande partie du temps. Presque autant que les premières lignes, les gens de l'arrière ont vécu et travaillé dans l'arsenic et il n'y a là rien de particulièrement agréable.

« Par ailleurs, les combats furent très durs. L'ennemi résista avec acharnement sur ses positions de la ligne Hindenburg qu'il avait soigneusement organisée. Il y fallut la maîtrise de nos fantassins et de nos artilleurs, sans oublier de nombreux chars légers, pour enlever successivement les avancées du moulin de Laffaux, le tunnel de Vauxaillon et le mont des Singes.

« Je me rappelle à ce propos une anecdote qui caractérise bien le général Mangin, à l'armée duquel nous étions revenus.

« Une des attaques d'ensemble était fixée je crois au 10 septembre. Notre artillerie de renforcement était en retard et la préparation, manifestement insuffisante, risquait de coûter cher à notre infanterie. Le général Daugan n'ayant pu obtenir aucun

délai supplémentaire de notre commandant de CA soucieux de ne pas déplaire au commandement de l'armée, m'envoya directement au général Mangin avec mission de demander un décalage de deux jours.

« J'arrive au P.C. où me reçoit le chef d'E.M., le colonel Hergault. Je lui explique le but de ma visite.

– Mon cher, je ne me charge pas d'intervenir car le général n'admet pas de pareilles demandes. Cependant, étant donné ses rapports personnels avec votre patron, je vais vous annoncer. Vous plaidez votre cause vous-même. Je ne vous réponds pas de la casse.

« Encouragé par ces bonnes paroles, j'entre chez le général.

– Bonjour Giraud. Enchanté de vous voir. Comment va Daugan ? Et la belle D.M. ? Je sais le bon travail que vous faites, alors que voulez-vous ?

– Mon général, le général Daugan demande que l'attaque d'après-demain soit reportée au 12. Nous ne sommes pas prêts.

– (Silence) Vous n'êtes pas prêts ! Pourquoi ?

– Mise en place d'artillerie. Réglages. Accrochages (Je développe).

– Vous savez que je n'aime pas cela, pas du tout. Vous n'êtes pas seuls en cause. Il y a trois autres divisions intéressées dans cette attaque. C'est très, très ennuyeux. (Un temps). Enfin, puisque vous venez de la part de Daugan et que je le connais, je consens à une exception que je n'ai jamais consentie (sic). Hergault, donnez de suite les ordres pour reculer l'attaque de 48 heures. Maintenant Giraud, vous allez retourner auprès de Daugan pour lui dire que c'est entendu. Mais si l'attaque échoue, lui et vous pourrez faire vos malles pour Limoges⁹. Je répète que je n'aime pas cela, pas du tout.

« Le 12, la D.M. attaquait et faisait 30 000 prisonniers. Le

général Daugan ni moi n'avons pris la direction de Limoges.

« C'est le 17 que nous fûmes relevés. Rarement, cadres et hommes n'avaient été aussi fatigués. Cette lutte incessante avec le masque sur la figure est bien la chose la plus pénible qui soit. Tous avaient le teint cireux, les joues creuses, les yeux fiévreux. Je me rappelle en particulier le colonel Bouchy, déjà pâle en temps habituel et qui, en passant au P.C. de la division était simplement livide.

« Heureusement, un long séjour d'un mois dans la vallée de la Marne, sans bombardement d'avions, sans la moindre alerte eut vite fait de rendre à la division sa bonne humeur et sa vigueur.

« Et puis, les bonnes nouvelles affluèrent. Partout, l'ennemi cédait sous les coups de butoir incessants que lui assénait le maréchal Foch (offensives des 26, 27 et 28 septembre, successivement en Champagne-Argonne, sur Saint-Quentin et dans les Flandres, NDA). L'armée américaine enfin entra en ligne. Avec autant d'inexpérience que de bravoure, elle effaçait la poche de Saint-Mihiel. Chacun sentait que le dénouement était proche¹⁰. »

Et, surtout (outre l'appel à la paix de l'Autriche-Hongrie que rejette l'Entente) le 29 septembre, c'est l'armistice de Salonique – le premier armistice de la guerre – qui conclut la foudroyante offensive de l'armée d'Orient commandée par Franchet d'Espèrey, successeur de Guillaumat depuis le 18 juin. Offensive au cours de laquelle l'armée serbe du Prince Alexandre, agissant en avantgarde, s'est particulièrement distinguée (« Facilitez-nous la percée, et, seuls, sans ravitaillement et sans appui, nous nous chargeons du reste », avait dit le prince au général français dès la prise de Skra-di-Legen). Cette capitulation sans condition de la Bulgarie précède

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lyautey, Hubert, maréchal, 000

M

Mackensen, Anton, maréchal, 000

Mac Orlan, Pierre, 000

Madelin, Louis, 000

Madelin, colonel, 000

Maistre, Paul, général, 000

Malignac, colonel, 000

Malvy, Louis, 000

Mangin, Charles, général, 000

Marche, lieutenant, 000

Marmiès, lieutenant-colonel de, 000

Maud'huy, Louis de, général, 000

Maussion, ordonnance d'Henri Giraud, 000

Max, Adolphe, bourgmestre de Bruxelles, 000

Mazel, général, 000

Meinigen, prince de Saxe, général-lieutenant ;

Messimy, Adolphe, 000

Mercier, cardinal, 000

Mesnier, capitaine, 000

Micheler, Joseph, général, 000

Millerand, Alexandre, 000

Miquel, Pierre, 000

Mittelhauser, général, 000

Moltke, général Helmuth von, 000

Mondésir, Lucien Piarron de, général, 000

Montaudon, général, 000

Morand, Paul, 000

Moro Giaffery, Vincent, 000

Moulay, Hafid, 000

N

Nader, sous-lieutenant, 000

Nicolas II, tsar de Russie, 000

Nicolas, grand-duc, 000

Nivelle, Robert, général, 000

O

Offenstadt, Nicolas, 000

P

Painlevé, Paul, 000

Paul, Pierre, 000

Pedroncini, Guy, 000

Péguy, Charles, 000

Pelin, lieutenant, 000

Pélinard, lieutenant, 000

Pershing, général, 000

Pétain, maréchal, 000

Peuty, commandant du, 000

Pichon, colonel, 000

Picot, commandant, 000

Pierre Ier, roi de Serbie, 000

Mme Pistor, 000

Prittwitz, général von, 000

Poincaré, Raymond, 000

Pons, Anne, 000

Pratchek, Alexandre, 000

Préval, colonel de, 000

Prévost, Marcel, 000

R

Remarque, Erich Maria, 000

Ribot, Alexandre, 000
Richard, adjudant, 000
Rigault, prêtre, 000
Rocheport, capitaine, 000
Rocolle, Pierre, 000
Rommel, Erwin, capitaine, 000
Roosevelt, Franklin Delano, 000
Rose, Charles Tricornot de, commandant, 000
Rostand, Edmond, 000
Ruet, Jean, sergent, 000

S

Sabiani, sergent-major, 000
Saint-René-Taillandier, 000
Sangnier, Marc, 000
Sarrail, Maurice, général, 000
Sauvet, général, 000
Schieber, général von, 000
Schlieffen, maréchal Alfred von, 000
Schmitt, Charles, capitaine, 000
Schuler, général, 000
Sembat, Marcel, 000
Serret, colonel, 000
Serrigny, Antoine, général, 000
Sertillange, prêtre, 000
Sibert, général, 000
Sorlin, capitaine, 000
Spire, colonel, 000
Subileau, lieutenant, 000

T

Thiele, chirurgien, 000

V

Valluy, général, 000

Vanlgrenant, colonel, 000

Venet, aubergiste de Saint-Quentin, 000

Villain, Raoul, 000

Villebois-Mareuil, sous-lieutenant de, 000

Viviani, René, 000

W

Wallner, capitaine, 000

Weygand, Maxime, général, 000

Wilson, Thomas Woodrow, 000

Winterfeldt, major von, 000

Z

Zemb, médecin, 000

Zudenunft, infirmier, 000